



www.recherche-action.fr

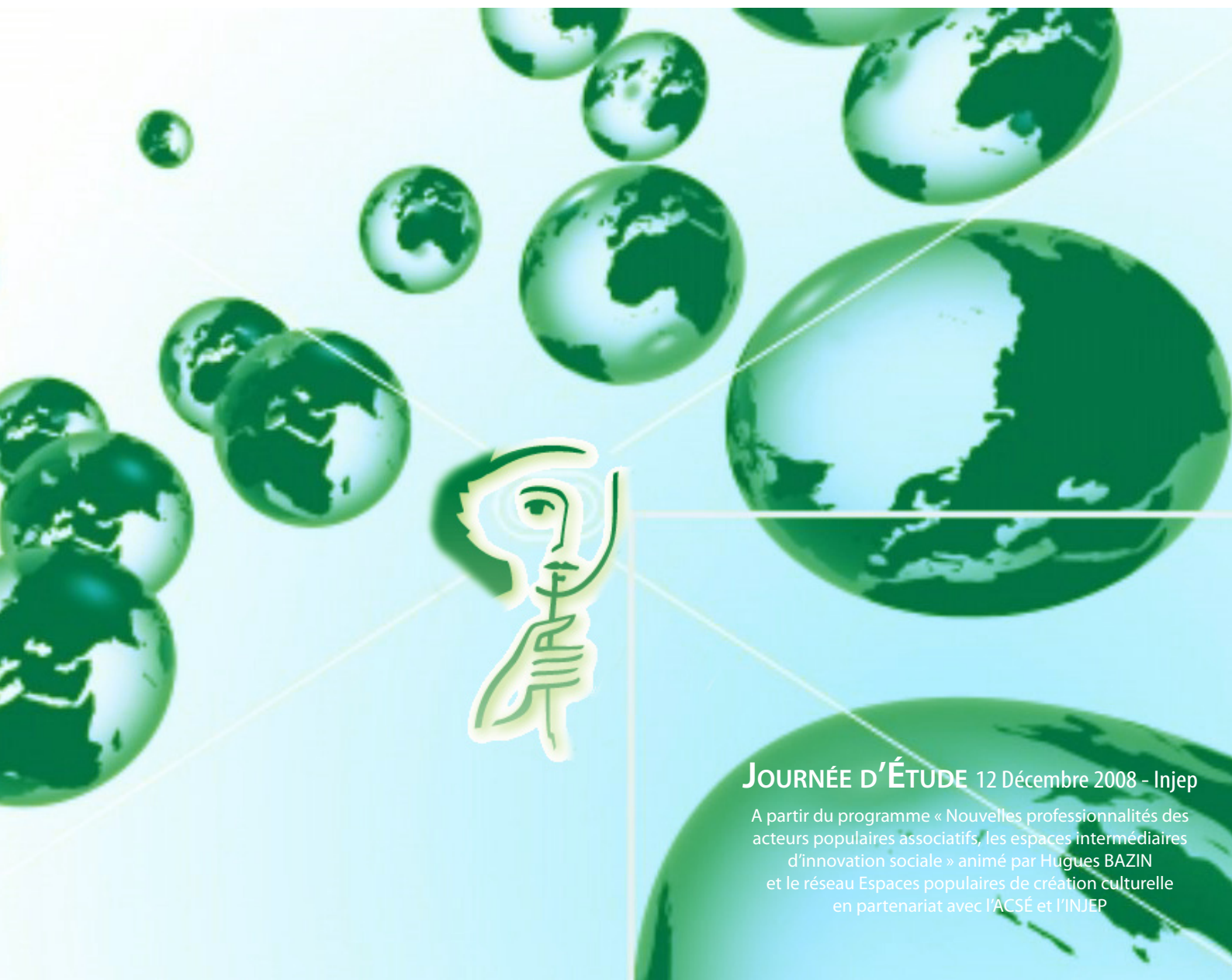
Laboratoire d'Innovation Sociale par la Recherche-Action

Contact : Hugues BAZIN - BP 67 - 92114 CLICHY cedex - bazin@recherche-action.fr



Recherche-Action

De la formation du sujet aux démarches interdisciplinaires



JOURNÉE D'ÉTUDE 12 Décembre 2008 - Injep

A partir du programme « Nouvelles professionnalités des acteurs populaires associatifs, les espaces intermédiaires d'innovation sociale » animé par Hugues BAZIN et le réseau Espaces populaires de création culturelle en partenariat avec l'ACSÉ et l'INJEP

Sommaire

Introduction	3
Ordre du jour	3
Le socle de la rencontre	4
Pas de crise pour l'intelligence !	5

Le sujet au centre d'une transformation sociale

Préambule	6
Tahar Bouhouia	7
Jérémy Cordonnier	9
Christian Hermelin	11
Bernadette Vignal	15
Débat	17

Coopération et approche interdisciplinaire

Préambule	19
Nicolas Guerrier	20
Marc Lacreuse	23
Daniel Le Scornet	25
Michel Liu	29
Débat	31

Partenaires : Jean-Claude RICHEZ, Injep – richez@injep.fr — Emmanuel DUPONT (excusé), Acsé - emmanuel.dupont@lacse.fr

Animation : Hugues BAZIN, bazin@recherche-action.fr

Intervenants : BOUHOUIA Tahar, tahar.bouhouia@cedrea.net, Paris — CORDONNIER Jérémie, jeremie.cordonnier@recherche-action.fr, Paris — GUERRIER Nicolas, nicolas.guerrier@recherche-action.fr, Chanteix (Corrèze) — HERMELIN Christian, christian.hermelin@wanadoo.fr, Brest — LACREUSE Marc, acreusemarc@orange.fr, Paris — LE SCORNET Daniel, daniel.lescornet@yahoo.fr, Paris — LIU Michel, mjliu@free.fr, Meudon — VIGNAL Bernadette, bernadette.vignal@jeunesse-sports.gouv.fr, Tulle

Participants : ARRIBE Bertrand, bertrand.aribe@wanadoo.fr, Poitiers — BECKER Sheby, sheby.wilder.becker@gmail.com, Paris — BENGHALI Malik, malik.benghali@csfosseen.asso.fr, Fos sur mer (13) — BLOUET Christelle, christelleblouet@free.fr, Paris — BORNAZ Naïm, l1consolable@hotmail.com, Martigues — BRICOUT Gérard, gfb68@hotmail.com, Paris — CABALLERO Gérard, gerard.caballero@crl10.net, Paris — CAVEY Lucie, toutatout@mjc-antipode.com, 35 Rennes — CHAOUKY Moustapha, mq.stade@chalonsur saone.fr, Chalon sur saone — CHAPRON Christine, christine@atla.fr, Paris — COLMANN Patrick, pcolmann@ville-dunkerque.fr, Dunkerque — DA SILVA Nelson, culture-conseil@live.fr, Champigny Sur Marne — DAOUD Sarah, daoud.sarah@gmail.com, PARIS — DELAMARRE Morgane, asso@danseatouslesetages.org, Rennes — DEPOIS Marion, marion.depois@prolegomenes.fr, Chatou — DUPUIS Eddy, culture-conseil@live.fr, Champigny — DURR Romain, romaindurr@yahoo.fr, Saint Ouen — FALCUCCI André, afalcucci@mairie-aubervilliers.fr, Aubervilliers — FAVER Mathieu, mathieu.faver@gmail.com, St Brieuc — FERÉY Catherine, catherine.ferey@prolegomenes.fr, Chatou — FERNEY Philippe, philippe.ferney@rouencitejeunes.org, Rouen — FRANZETTI Patrizia, patrizia.franzetti@wanadoo.fr, Montreuil — FREMEAUX Yann, info@mjc-ronceray.org, Le Mans — FRENKIEL Pierre, pierre.frenkiel@jeunesse-sports.gouv.fr, Bobigny — GARGASSON Myriam, myriam.gargasson@jeunesse-sports.gouv.fr, Paris — GAUDON Rose Marie, rosemariegaudon@gmail.com, Paris — GOURRAT Fabien, fabien.gourrat@gmail.com, Saint-Ouen — GROSCLAUDE Stéphane, plateforme.interregionale@wanadoo.fr, Villeurbanne — HATANO Annie, annie.hatano@jeunesse-sports.gouv.fr, Paris — KASSI Rachid, mq.stade@chalonsur saone.fr, Chalon/Saône — KECLARD Delphine, delph.4@free.fr, Cachan — LANCON Bertrand, bertrandlancon@hotmail.com, Poligny — LAVERGNE Sophie, sophie.lavergne@jeunesse-sports.gouv.fr, Cergy Pontoise — LE NOURS Agnès, agnes-le-nours@voila.fr, Les Essards (17) — LEE Eunjoo, eunjoomail@gmail.com, Paris — LEFORT Mathieu, lacontremarche@wanadoo.fr, St Brieuc — LEPRINCE Christine, leprincechristine@wanadoo.fr, Paris — LETOURNEUR Claire, claire.letourneur@jeunesse-sports.gouv.fr, Nantes — LURET Bénédicte, sante-communautaire@emmaus.asso.fr, Paris — MAKO Annie, danielmako@orange.fr, Paris — MAMBERTI Hélène, mamberti.boissiere@yahoo.fr, Rosny Sous Bois — MATTEI Anne-Sophie, annesophie_mattei@hotmail.com, Paris — MORIN Marc, marc.morin@jeunesse-sports.gouv.fr, Poitiers — N GUYEN Jean-Marc, jeanmarc.nguyen@laposte.net, Bonnac (87) — NECIB Hakima, hakima.necib@ville-grenoble.fr, Grenoble — ORTUNO Fred, fred.ortuno@couac.org, Toulouse — OUAGLAL Zina, zouaglal@u-paris10.fr, Bagneux — PERDRIZET Patricia, patricia@unsouriredetoi.com, Paris — REISMANN Jean-Pierre, Paris — RICHARD Marie, marie.richard2@jeunesse-sports.gouv.fr, Versailles — ROSSARD Aline, culturepays@laligue-poitou-charentes.org, Poitiers — SHUNGU José, atitl25@hotmail.com, Besançon — SLIMANI Mehdi, univdance@yahoo.fr, Le Blanc Mesnil — TRINDADE CHADEAU Angelica, angelica.trindade-chadeau@jeunesse-sports.gouv.fr, Bobigny — WONYOU Théodore, vo_formation@voila.fr, Garges-lès-Gonesse (95) — LESNÉ Sophie, lesneso@orange.fr, Boulogne-Billancourt (92) — BOUQUIN Delphine, chounatao@yahoo.fr, Paris — Herbertz Brigitte, b.herbertz@parc-ballons-vosges.fr, Munster (68) — DESTIVAL Rosita, tectonic3@voila.fr — ZRIHEN Déborah, debo.mda@gmail.com, Paris



Introduction

Ordre du jour

Matin : Le sujet au centre d'une transformation sociale

- Tahar BOUHOUIA, éducateur de rue en thèse (un parcours d'expérience par la recherche-action),
- Jérémie CORDONNIER, coordinateur du réseau recherche-action « espaces populaires » Île de France
- Christian HERMELIN créateur des Ateliers Coopératifs en Recherche-action (ACORA),
- Bernadette VIGNAL, Conseiller d'Éducation Populaire et de Jeunesse à la Direction Départementale Jeunesse et Sports de Corrèze

Après-midi : Coopération et approche transversale interdisciplinaire entre art, social et sciences

- Nicolas GUERRIER, coordinateur du réseau recherche-action « espaces populaires » Limousin
- Marc LACREUSE, co-fondateur du collectif national « Éducation populaire & Transformation sociale »
- Daniel LE SCORNET, ancien président des mutuelles de France, animateur de la Fraternelle de recherches et de propositions à la Maison des Métallos (Paris)
- Michel LIU, Professeur émérite, Directeur du Centre de recherche-action « Études Socio-Techniques » Université Paris-Dauphine

Une nouvelle génération d'acteurs pose une série d'enjeux contemporains quant à l'évolution des modes de formation et d'organisation et plus généralement quant au rôle de la culture comme agent d'innovation sociale. La démarche de recherche-action, en plaçant au centre le lien entre connaissance et changement, incite à reconfigurer les domaines d'activité humaine habituellement sectorisés (social, art, économie, culturel, etc.), dans le sens d'une transversalité et d'une interdisciplinarité.

Parmi les premiers constats de ces travaux, deux avancées ont permis de formuler les intitulés des tables rondes du matin et de l'après-midi :

- Le sujet au centre d'une transformation sociale
- Coopération et approche transversale interdisciplinaire entre art, social et sciences

Il serait tentant d'opposer le débat du matin consacré à la formation du sujet à la dimension transversale interdisciplinaire et donc plus politique de l'après-midi. Notre propos était justement de démontrer qu'une refondation du politique passe par une reconstruction/réappropriation de la cohérence des parcours d'expérience.

Il s'agit de partir d'expérimentations de terrain pour dégager des enseignements généraux, mais au-delà des comptes rendus de recherches et de l'état de la réflexion dans ces domaines, cette rencontre nous invite à changer notre manière de voir et de faire pour prendre en compte les mutations actuelles. La journée d'étude s'adresse soit aux professionnels développant des programmes de recherche-action, soit aux personnes voulant intégrer une démarche de recherche-action dans leur cadre personnel et professionnel existant, en lien ou non avec une formation. Il s'adresse également aux personnes intervenantes dans les champs d'activité culturelle et sociale, désireuses de sortir des logiques sectorielles.



Introduction

Le socle de la rencontre

La rencontre du 12 décembre n'aurait pu exister sans le développement d'un travail en réseau qui a constitué un laboratoire social pour le programme d'étude *Nouvelles professionnalités des acteurs populaires associatifs, les espaces intermédiaires d'innovation sociale* animée par Hugues Bazin, chercheur indépendant en sciences sociales. En effet ce programme a permis de dégager certaines des problématiques exposées le 12 décembre ainsi que l'outillage méthodologique, deux des « acteurs-chercheurs » intervenants (Jérémy Cordonnier et Nicolas Guerrier) participent directement au programme et exposent l'avancée de leurs travaux. Un rapport spécifique détaillant l'ensemble de ce processus sera bientôt finalisé.

Placer l'humain au centre, non sa performance, libre association, coopération « open-source », interdisciplinarité favorisant une « intelligence collective », coopération et mutualisation des compétences, démarche de connaissance et de transformation par la recherche-action...

Suite à un premier travail en 2000 sur Émergences culturelles et formes populaires dans le cadre du programme de recherches interministérielles *Culture – Ville* et le soutien appuyé du ministère de la Culture, un partenariat est suscité depuis 2002 avec l'Institut National de la Jeunesse et de l'Éducation Populaire (INJEP), rejoint en 2006 par l'Agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances (ACSE). Le cycle 2002-2005 fut l'objet de l'ouvrage : *Espaces populaires de création culturelle : enjeux d'une recherche-action situationnelle*, Éditions de l'INJEP, 2006, 91p, (Collection « Jeunesse / Éducation / Territoires : cahiers de l'action »).

Le réseau *espaces populaires de création culturelle* met en relation des collectifs régionaux organisés selon le principe de recherche-action. Une coordination inter-régionale représente l'instance décisionnelle du réseau. Elle est actuellement composée des membres suivants : Bourgogne : Rachid Kassi (mq.stade@chalonsursaone.fr), Bretagne : Mathieu Lefort (lacontremarche@wanadoo.fr), Franche-Comté : Jose Shungu, Île de France : Jérémy Cordonnier (jeremie.cordonnier@recherche-action.fr), Limousin : Nicolas Guerrier (nicolas.guerrier@recherche-action.fr), Paca : Naïm Bornaz (l1consolable@hotmail.com), Pays de Loire : Antoine Quenet-Renaud (antoine@aladesh.com).

Le réseau s'est doté d'une charte rappelant les valeurs et le principe de fonctionnement : placer l'humain au centre, non sa performance, libre association, coopération « open-source », interdisciplinarité favorisant une « intelligence collective », coopération et mutualisation des compétences, démarche de connaissance et de transformation par la recherche-action...

À une nouvelle génération d'acteurs populaires correspondent de nouveaux modes d'organisation dégageant de nouvelles professionnalités ou compétences à travers la mise en valeur de parcours d'expérience.

L'âge des personnes investies dans le réseau inter-régional se situe entre 18 et 48 ans, la moyenne d'âge étant de 30 ans. La grande majorité vit en ville. Une très grande majorité pour 80 % a un rapport directement avec le tissu associatif soit comme bénévoles (40 %) et/ou comme salariés (40 %). Le cadre associatif joue aussi un rôle d'interface permettant d'intervenir sur plusieurs secteurs d'activités. Les deux principaux se répartissent entre l'animation socioculturelle pour 51 % et les métiers des arts et du spectacle pour 68 % avec donc une part importante de personnes travaillant à la fois sur les deux secteurs. Enfin, notons qu'un tiers des acteurs se lance parallèlement dans la création de leurs propres activités économiques.

L'étude par la recherche-action a pour objectif de cerner le profil d'une nouvelle génération d'acteurs populaires et à travers elle, une série d'enjeux contemporains quant à l'évolution des supports associatifs et des modes d'organisation et plus généralement quant au rôle de la culture comme agent d'innovation sociale. Nous pensons que les enseignements que nous pourrions tirer de cette étude interpellent autant les champs constitués de l'éducation populaire et de l'action culturelle, mais également le champ des alternatives économiques et du développement territorial. À une nouvelle génération d'acteurs populaires correspondent de nouveaux modes d'organisation. L'étude se propose de décrire les nouvelles professionnalités ou compétences qui émergent de cette relation à travers la mise en valeur de parcours d'expérience.

En misant délibérément sur la créativité, déjà concrètement par une autre manière de travailler ensemble, le dispositif de recherche-action ouvre un vaste chantier dont nous commençons seulement à mesurer les premières pistes de travail et de propositions.



Introduction

Pas de crise pour l'intelligence !

« Merci pour cette journée "découverte". Les intervenants ont été brillants, passionnants.

J'ai quitté cette journée ressourcé et je compte poursuivre ces réflexions en Haute Normandie autour d'un débat et pourquoi pas d'une recherche action autour de l'accompagnement des jeunes. (Philippe Ferney – Directeur – Association Rouen Cité Jeunes - MJC Rouen Rive Gauche)

« C'est la première fois que je participe à une telle initiative que je trouve intéressante.

Je vous encourage à travailler dans ce sens. (Hakima Necib - élue aux pratiques culturelles à la ville de Grenoble et à la fois chargée de projets sur les questions de participation à la citoyenneté)

« Je suis très contente parce que ça fait du bien d'entendre des mots qui font vibrer, en tout cas tout ce que j'ai entendu là sur l'histoire du sens, sur les casquettes plurielles. Je suis venue parce que j'avais un besoin d'être aussi acteur dans la recherche-action avec des personnes qui pouvaient me faire des retours » (Annie Mako, comédienne, responsable de projets artistiques pour le public sourd, Paris).

« Ayant fortement apprécié la journée de présentation des différentes «recherches-actions», je suis particulièrement intéressée par les concepts de «savoir collectif». Je suis en train de mettre en place des actions modestes, des ateliers d'expression qui ont à voir avec ce type de travail à la rencontre entre le récit de vie, des visions singulières qui s'expriment, et un message collectif véhiculé sous forme d'une représentation joué devant un public. (Agnès Le Nours - association Expression Champêtre Les Essards -17)

« L'excitation que l'on peut avoir à être ici à partager les réflexions, c'est que peut-être on se sent un peu dans l'instituant, dans quelque chose de vivant, de démocratique, Il y a une nouvelle forme qui s'invente entre acteurs sociaux (Pierre Frenkiel, Conseillé éducation populaire et de jeunesse en Seine Saint-Denis)

Les intervenants et les participants à cette rencontre du 12 décembre ont ouvert un espace relationnel de qualité comme en témoignent les réactions.

Ces quelques retours soulignent en creux les carcans et les impossibilités de penser autrement auxquels cette journée oppose une qualité relationnelle, une pluralité d'interventions et un renouvellement des problématiques. Des interventions dans le débat ont fait ressortir ce « besoin vital de trouver d'autres modes d'action, de réaction, de transformation, de positionnement » ; sur la nécessité d'une « transversalité avec les préoccupations de trouver des réponses aux enjeux majeurs de notre époque ».

À l'image de la recherche-action qui porte l'humain au centre, le choix des intervenants est une histoire de rencontres, comme le croisement des parcours d'expérience avec ceux des participants. Cela se caractérise par une diversité quant au profil des personnes présentes, ce n'est après tout pas si fréquent, jeunes et moins jeunes, professionnels de terrain et universitaires, associatifs et institutionnels, du champ social et de l'art, de la culture et de l'éducation populaire, métissés des quartiers populaires et du centre-ville, tout cela indiquant que non seulement il existe des passerelles entre les secteurs d'activité mais aussi que chacun est amené de plus en plus à intégrer cette complexité en lui-même, autrement dit, à devenir « hybride ».

Le but n'était pas en une journée de briser l'étouffement individuel et les cloisonnements disciplinaires, mais nous avons ouvert un champ du possible, ce qui représente déjà une action, par cette mise en mouvement, qui implique inévitablement un prochain rendez-vous où nous pourrions mesurer le chemin parcouru. Les modalités de cette prochaine rencontre dépendent donc de la manière dont nous pourrions confirmer un travail en réseau, en particulier dans la mise en valeur des différentes recherches-actions qui se sont ou vont se déclarer. Dans ce but nous développons une plate-forme collaborative à distance qui fera bientôt l'objet d'informations spécifiques, et nous espérons trouver quelques moyens pour suivre, voire accompagner, des expérimentations en cours.

Il n'y a donc pas de crise pour l'intelligence ! L'intelligence coopérative et l'imagination comme réponse aux situations, d'autant plus si elles sont complexes, nous paraît aujourd'hui plus qu'hier un pari raisonnable. Miser sur la créativité lorsque l'on n'a rien, est d'ailleurs une manière populaire de définir le travail de la culture en ouvrant ses propres espaces d'expérience. C'est aussi un moment donné, même s'il faut parfois du temps, refonder le sens du politique par la capacité à proposer des alternatives portées par une nouvelle génération d'acteurs.



Le sujet au centre d'une transformation sociale

Préambule

Par Hugues Bazin

Parcours d'expérience, autoformation, logique de projets, placent aujourd'hui le sujet au centre d'une transformation sociale (travail autobiographique, le rapport à l'écriture, l'accompagnement à la formation, le rapport amateur/professionnel, le rôle du support associatif, etc.). Se dessine ici un autre rapport de l'individu au collectif où se distinguent des formes d'organisations originales à l'image des réseaux, des espaces intermédiaires.

Tahar Bouhouia met en correspondance son propre parcours socioprofessionnel qui se libère par la recherche-action et son travail d'éducateur spécialisé où il cherche à libérer les jeunes d'une assignation au territoire. Comment se créer à la fois une mobilité spatiale et mentale dans un aller et retour réflexif entre le terrain, la pratique et l'analyse. C'est se donner la possibilité à chaque moment de la vie de la reconfigurer, c'est un espace de liberté qui se conquiert, partant du principe que se sont les personnes qui détiennent en elles-mêmes la réponse. Lorsque nous évoquons la professionnalisation d'une manière normative en termes d'insertion (renter dans le moule), ne faut-il pas au contraire poser comme condition première l'innovation ? Nous ne parlons plus alors de filière mais d'espace créatif.

Jérémy Cordonnier constate une certaine crise du modèle associatif dans des structures qui pourtant se revendiquent de « l'alternatif ». Il pose la question rarement mise en avant entre un cheminement socioprofessionnel en quête de sens et l'assignation à une logique de projets sectoriels. Ce qui est une façon d'aborder un développement territorial, autrement que par une part de gâteau à partager. Comment prendre en compte l'innovation sociale, selon quels critères, quel type d'évaluation et quel type de dispositif, qui, sans chercher à s'instituer doivent essayer de structurer ?

Bernadette Vignal, évoque ce questionnement à travers son expérience de conseillère d'éducation populaire et de jeunesse. Autrement dit, comment répondre à cette nécessité de refonder du collectif à partir des parcours individuels en renouvellement le champ de l'éducation populaire et en cassant les relations verticales avec l'art et la culture pour rejoindre les situations transversales où chacun tient une position égalitaire de travail. Ce qui est manière de capter les ressources territoriales à travers les pratiques culturelles émergences portées par les jeunes sans les instrumentaliser ou les dénaturer dans un partenariat distributif de subventions. Ce qui pose autrement la question de quel type d'interface entre institution et groupes informels, quel type d'espaces relationnels respectant les modes d'organisation autonome.

Christian Hermelin nous présente un type d'espace possible sous la forme d'atelier coopératif en recherche-action qu'il a nommé ACORA. Il y a beaucoup de façons de concevoir la recherche-action (participative, stratégique, psycho-sociale, etc.) qui risque par trop de catégorisations de reproduire le cloisonnement que nous reprochons par ailleurs. Mais dans ce cas n'y a-t-il pas une façon simple de distinguer une personne en recherche-action selon quelques principes fondamentaux sans figer par ailleurs une définition ? Nous pouvons dégager des éléments de réponses communs aux ACORA et au réseau «espaces populaires» :

- Le travail en atelier avec la notion de chantier qui prend la figure d'un chercheur collectif, une dimension complexe interdisciplinaire qui dépasse la somme des démarches individuelles, dans un aller et retour entre cette dimension individuelle et collective ;
- La pratique du journal et le rôle de l'écriture qui peut prendre des formes collaboratives et de travail coopératif à distance via les outils Internet, le travail d'auto-biographie raisonnée, et le croisement entre les différentes pratiques d'écriture ;
- La capacité de dégager des problématiques transversales qui sont aussi des problématiques de société, à travers des séminaires thématiques et l'apport de compétences extérieures ;
- La mise en forum public, en agora de ces problématiques avec une capacité de dégager des enjeux sociopolitiques et d'interpeller des institutions et des pouvoirs publics ; cette dimension d'espace public correspond également à la nécessité d'exposer l'avancée des travaux dans des débats et ainsi faire avancer le processus collectivement.

De manière transversale, nous pouvons dégager à travers ces dimensions méthodologiques le lien inséparable, irréductible entre transformation et production de connaissance, la recherche-action produit de la connaissance en provoquant des situations de transformation de l'individu et de son environnement social, c'est ce mouvement alternatif en spirale qui nous permet d'analyser, et d'alimenter à partir d'une expérimentation l'engagement dans une nouvelle expérience.



Le sujet au centre d'une transformation sociale

Tahar Bouhouia

*Éducateur de rue en thèse
(un parcours d'expérience par la
recherche-action)*

Avant l'émergence de cette expérience inscrite dans l'expérience du mouvement des jeunes issus de l'immigration, des années 80, la réalité sociale était, pour moi et pour d'autres, de l'ordre du déjà là, elle appartenait à la fatalité. Alors qu'au moment de La Marche pour l'Égalité nous devenions tous ensemble des « démiurges », nous avions envie de retourner la terre et le ciel, c'était possible, la réalité pouvait être transformée.

J'ai fait depuis 1995 le choix d'associer à ma pratique de terrain une démarche de recherche, de façon à accompagner mon travail d'éducateur de rue. C'est maintenant, pour moi, une sorte de seconde respiration, dans la mesure où elle est devenue solidaire de mon parcours professionnel

L'itinéraire par lequel je me suis construit m'a conduit, grâce à ma croyance en la possibilité de changer les choses, à considérer la possibilité d'accompagner, sur le chemin de l'émancipation sociale, des jeunes qui, dans leur trajectoire se heurtent à des murs invisibles et à des portes qu'il faut apprendre à ouvrir.

Pour me présenter et témoigner de mon parcours d'expérience, dans le cadre de cette journée, je souhaite me situer par rapport à ma pratique d'éducateur de rue, métier que j'exerce depuis une vingtaine d'années. Je souhaite aussi me présenter à partir de mon ancrage dans la mouvance que l'on a appelé, dans les années 83-84, la marche pour l'égalité. Le premier registre évoqué concerne le terrain qui a donné lieu aux trois cycles de recherche-action, que je poursuis aujourd'hui dans le cadre d'une thèse de doctorat. Le second registre que j'ai énoncé constitue pour moi une période fondatrice, dans la mesure où il m'a permis d'inscrire mon parcours social dans le cadre d'une dynamique de conscientisation, en l'occurrence durable.

C'est à partir de cet ancrage et des interrogations formulées que j'ai été amené à investir progressivement la posture d'acteur chercheur. Avant l'émergence de cette expérience inscrite dans l'histoire du mouvement des jeunes issus de l'immigration, des années 80, la réalité sociale était, pour moi et pour d'autres, de l'ordre du déjà là, elle appartenait à la fatalité. Alors qu'au moment de la marche pour l'égalité nous devenions tous ensemble des « démiurges », nous avions envie de retourner la terre et le ciel, c'était possible, la réalité pouvait être transformée.

C'est avec cette découverte, instituant une nouvelle forme d'appréhension de la réalité que je me suis engagé dans une dynamique de recherche-action. J'ai fait, depuis 1995, le choix d'associer à ma pratique de terrain une démarche de recherche, de façon à accompagner mon travail d'éducateur de rue. C'est maintenant, pour moi, une sorte de seconde respiration, dans la mesure où elle est devenue solidaire de mon parcours professionnel.

Je me suis engagé dans cette prospective avant de savoir que cette démarche pouvait faire l'objet d'un enseignement et d'une épistémologie. C'est en rencontrant des situations qui échappaient à mon entendement, et qui m'interpellaient suffisamment pour que j'éprouve la nécessité de les interroger que je me suis familiarisé progressivement avec la recherche-action. Au départ ces interrogations ne m'apparaissaient pas sous forme abstraite ou théorique. Elles émergeaient, d'une part, confusément de ma pratique de terrain et faisaient d'autre part écho à mon expérience personnelle, pour ce qui est des situations de confinement et d'absence de perspective sociale.

L'itinéraire par lequel je me suis construit m'a conduit, grâce à ma croyance en la possibilité de changer les choses, à considérer la possibilité d'accompagner, sur le chemin de l'émancipation sociale, des jeu-

nes qui, dans leur trajectoire se heurtent à des murs invisibles et à des portes qu'il faut apprendre à ouvrir.

Cette idée est née d'une intuition qui a pris corps dans mon esprit et qui m'a conduit à prendre conscience que la mobilité des identités pouvait être favorisée par une dynamique de développement endogène, adossée à une démarche de recherche-action impliquant les intéressés.

C'est à Paris, dans le 19^{ième}, que j'ai entrepris et réalisé ma première recherche-action. En rencontrant dans le cadre de mon travail d'éducateur de rue, des jeunes qui demandaient des activités de loisirs, qui leur semblait indispensables lorsqu'elles n'étaient pas accessibles et qui s'en désintéressait aussitôt qu'elles étaient devenues possibles. Ce fait m'a beaucoup intrigué. J'avais besoin de le comprendre, d'autant plus qu'il se manifestait dans le quotidien comme une constante. J'ai commencé à y réfléchir, à me documenter et à écrire sur ce sujet.

Je précise que mes acquisitions scolaires, je les ai constituées hors les murs, c'est-à-dire bien après ma période de scolarité obligatoire. J'ai appris à lire et à écrire entre 25 et 30 ans. Par la suite, j'ai passé une équivalence du bac, fait deux années de philosophie et j'ai commencé à travailler comme éducateur à Bordeaux, puis à Champigny avant de venir exercer mon métier dans le 19^{ième} arrondissement de Paris. J'avais aussi lu quelques bouquins de psychologie. J'étais alors, à la manière d'un néophyte, fortement imprégné par ces disciplines. Avec ces références, je me suis efforcé dans mes rapports d'activité de théoriser ma pratique. À l'époque, à l'exception de l'équivalence du bac, je n'avais pas de diplôme. Je devais acquérir une qualification pour établir ma légitimité statutaire, pour être reconnu comme éducateur spécialisé par la convention collective et les tutelles. Dans cette perspective, la formation d'éducateur spécialisé, que j'exerce déjà depuis plusieurs années, était la plus indiquée. Mais je cherchais autre chose. Je cherchais une formation qui puisse m'aider à élaborer les outils pour comprendre la dynamique sociale des jeunes des cités avec lesquels je travaillais alors. Dans ce contexte, j'ai entendu parler du collège coopératif de Paris et de la formation DHEPS, qui s'adressait précisément à des professionnels du social. Comme je le souhaitais, la formation permettait aux acteurs de terrain d'intégrer la démarche, dispensée par le collège, avec une question qu'ils se posaient dans leur cadre professionnel, puis de la problématiser pour en faire un objet scientifique.

En intégrant le collège coopératif, j'ai découvert des espaces de recherches



De la formation du sujet aux démarches interdisciplinaires

Le sujet au centre d'une transformation sociale

Tahar Bouhouia

pourquoi certains jeunes des cités sont si peu disposés à investir un réseau social indépendant des espaces de résidence

l'idée était de valoriser les compétences individuelles capables de nourrir la compétence du groupe

j'évoquerais la nécessité pour la recherche-action de créer du mouvement, de la mobilité et de la possibilité pour la production de savoir collectif

L'idée étant de mettre en œuvre un processus d'apprentissage à la recherche-action, ponctué par des événements qui permettent de regrouper, dans des espaces d'échange, des personnes qui habituellement sont plutôt isolées.

nommés « ateliers participatifs ». Ces ateliers constituaient une sorte d'université internationale, où il y avait des gens qui venaient du Sénégal, de Nouvelle-Calédonie et d'ailleurs. Dans ces espaces, chacun arrivait avec ses interrogations et l'autre lui disait pourquoi tu dis cela, pourquoi tu fais cela, il y avait des regards complètement étrangers, portant sur le questionnement des uns et des autres, ça m'a permis d'évoluer, d'enrichir mon point de vue.

L'hypothèse, par exemple, que j'avais préalablement formulée en considérant que « ces jeunes souffraient d'une incapacité individuelle à investir un objet extérieur à l'espace de résidence », est devenue « pourquoi certains jeunes des cités sont si peu disposés à investir un réseau social indépendant des espaces de résidence ».

J'ai donc engagé une première recherche-action dans le cadre du DHEPS, à partir de cette question. Cette recherche a duré cinq ans et a porté sur mon terrain professionnel. Je l'ai menée de façon participative avec trois classes d'âge. J'ai construit mon sujet de recherche autour de la question de « l'attachement des jeunes de cité à l'espace de résidence », et de l'effet centripète des lieux. Je me suis efforcé de comprendre pourquoi certains jeunes cristallisent l'essentiel de leurs activités autour d'une cabine téléphonique, d'une barrière, d'une pente. J'avais le sentiment que ces différents lieux n'étaient pas des lieux de hasard, mais des lieux anthropologiques, des lieux symboliques et d'ancrage psychique pour des jeunes inscrits en dehors des processus classiques de socialisation, que sont l'école et le monde du travail.

En partant des jeunes, je me suis rendu compte de l'existence d'un principe unificateur caractérisé par un retour au même. Dans la cité, on est ensemble parce qu'on habite le même espace résidentiel, parce qu'on a la même apparence ethnique, parce qu'on a le même âge, parce qu'on appartient au même sexe, parce qu'on rencontre les mêmes contraintes sociales. Cette façon de faire société se traduit par la construction d'une carte affective et relationnelle qui enferme les individus et les empêche d'exister à l'extérieur de l'espace de référence.

Pour permettre à ces jeunes de transformer ce principe du retour au même, qui les enferme dans un modèle où on est ensemble parce qu'on est identique, par une dynamique où on est ensemble parce qu'on est porteur de différence au sein du groupe, l'idée était de valoriser les compétences individuelles capables de nourrir les ressources et les possibilités du groupe. En partant du soi des jeunes, en prenant en compte leur pôle d'intérêt et leur rythme, il devenait possible de les mobiliser pour construire une dynamique productrice

de fierté, de confiance en soi, prétexte à l'élaboration d'un lien positif aux autres.

Cette démarche, axée sur la valorisation de jeunes sans perspective, a donné lieu à la constitution d'équipes de foot, de groupes de musique. Cette démarche nous a permis de faire entrer en mobilité l'identité de certains de ces jeunes en panne de socialisation, en élargissant notamment leur conception du « nous » et du « eux ».

Cette première recherche-action (publié sur le site CEDREA : <http://www.cedrea.net/La-teci> et intitulée : la téci, lieu de confinement pour une jeunesse en attente de socialisation) constitue un premier cycle et l'amorce de deux autres recherches-actions portant sur les changements de paradigme en prévention spécialisée et la production de situation de forme d'assignation collective. Pour mener mon travail de DEA, puis de thèse, je me suis tourné vers la sociologie des organisations, sous la direction du Professeur Michel Liu.

Pour conclure sur ma trajectoire, j'évoquerais la nécessité pour la recherche-action de créer du mouvement, de la mobilité et de la possibilité pour la production de savoir collectif. À cet égard, je me dois de présenter également le CEDREA, auquel je participe et qui s'inscrit comme un nouveau jalon dans mon parcours d'expérience. Il s'agit d'un réseau qui est né à l'occasion d'un séminaire réunissant des doctorants dirigés par Michel LIU. L'idée étant de mettre en œuvre un processus d'apprentissage à la recherche-action, ponctué par des événements qui permettent de regrouper, dans des espaces d'échange, des personnes qui habituellement sont plutôt isolées. À côté de ces rencontres, nous avons créé un site Internet destiné à la publication de recherche-action et d'articles portant sur la question des transformations sociales. Voilà pour ma contribution.



Le sujet au centre d'une transformation sociale

Jérémie Cordonnier

Coordinateur du réseau recherche-action « espaces populaires » Île de France

Il était devenu quasiment impossible, pour moi mais aussi pour l'ensemble des salariés et des administrateurs des différentes associations, de questionner le sens de ces actions, de prendre des moments de recul par rapport à des questions qui me semblaient et me semblent encore essentielles

La recherche-action favorise une réelle mutualisation de connaissance, elle essaie de faire avancer sur les questions du « comment on peut intervenir autrement dans le secteur social ou culturel ? », « comment on se voit en tant qu'acteur et en vertu de quoi on agit ? ». Je pense que ça forge une plus grande solidarité dans ces groupes-là par rapport à d'autres instances de mutualisation où les acteurs sont plus en discours de posture ou de représentants de structures.

J'ai découvert la recherche-action par le réseau « espaces populaires de création culturelle » suite à une rencontre avec Hugues Bazin à Rennes, lors d'un colloque organisé par le collège coopératif de Bretagne en 2007, intitulé « Comment et pourquoi l'action culturelle peut-elle être un outil dans l'accompagnement social d'un jeune ? ».

À cette époque, je travaillais depuis un an et demi à Lorient dans un collectif d'associations dont j'avais participé à la mise en place. Nous avions récupéré un lieu, un centre sportif de l'association sportive des PTT avec un collectif d'individus qui avaient envie d'expérimenter des espaces nouveaux, des espaces de lien entre différents secteurs d'activité, notamment l'insertion, la culture et le commerce équitable, avec une approche respectueuse d'un développement durable.

Nous avons donc monté un collectif d'associations avec ces trois pôles : commerce équitable, art et culture, et insertion. Cette démarche se voulait transversale et avait pour vocation de permettre, par le développement d'activités solidaires et innovantes, la création d'emplois et l'insertion sociale et professionnelle de personnes se trouvant dans des situations de vie délicates.

Au moment où j'ai rencontré Hugues, après un an et demi d'expérience au sein de cette structure, j'avais l'impression d'avoir la tête sous l'eau dans ce modèle associatif qui était très prenant. Nous étions toujours à la chasse aux financements, à enchaîner projets sur projets parce qu'il fallait faire rentrer de l'argent et j'avais besoin d'une respiration. Il était devenu quasiment impossible, pour moi mais aussi pour l'ensemble des salariés et des administrateurs des différentes associations, de questionner le sens de ces actions, de prendre des moments de recul par rapport à des questions qui me semblaient et me semblent encore essentielles, questions relatives notamment :

- Au fonctionnement de nos associations au regard de leurs intentions éthiques et du modèle démocratique choisi et revendiqué,
- Aux circuits de prise de décisions, dans un travail en transversalité entre plusieurs structures
- À la gestion du rapport employeurs/salariés.

Hugues Bazin était justement en train de travailler à la mise en place d'un réseau en Bretagne qui pourrait s'appuyer sur une démarche de recherche-action pour travailler sur ces différentes alternatives, économiques, sociales et dans les nouvelles formes d'organisations. Sa proposition de participer à un réseau recherche-ac-

tion m'a intéressé et je l'ai relayé auprès des présidents qui ne m'ont pas du tout entendu à ce moment-là parce qu'eux aussi avaient du mal à prendre le recul nécessaire.

J'ai fini mon contrat fin 2007 et je suis venu à Paris pour chercher du travail, j'ai repris contact avec Hugues Bazin début 2008 et j'ai découvert le réseau « espaces populaires de création culturelle ».

Au début, cette histoire de recherche-action m'a paru assez complexe. Lors de mes études en administration économique et sociale et en sociologie, on m'avait plutôt appris que la scientificité naissait de l'éloignement par rapport à l'objet d'étude. Être sujet de ses propres études et tirer un caractère scientifique des situations que l'on a provoquées et animées me semblait plus propice à la confusion qu'à l'objectivation. Mais cette nouvelle articulation m'a interpellé et à mesure que j'ai découvert les membres du réseau et leurs expériences en recherche-action, j'ai trouvé un intérêt croissant à cette démarche de recherche-action.

Nous avons donc constitué un collectif parisien en mai 2008 suite à des rencontres qu'Hugues et moi avons faites et suite à des connexions qui se sont faites autour de l'intérêt des personnes pour la démarche de recherche-action.

Le groupe francilien comprend actuellement Tahar qui s'est présenté tout à l'heure, Romain qui est éducateur de rue, qui a beaucoup baigné dans le milieu hip hop. Mehdi qui est danseur hip hop, qui est amené à travailler dans des scènes nationales où il part d'une écriture chorégraphique hip hop, mais qui travaille aussi dans la rue, qui participe à des battles, qui donne des cours, anime des ateliers, il a un peu un pied partout dans le domaine de la danse hip hop. Anne-Sophie qui a travaillé longtemps dans une grande radio commerciale qu'elle a dû quitter parce qu'elle ne se retrouvait pas avec les valeurs et les pratiques portées par la radio. Elle est un peu comme moi en ce moment, dans une interrogation. Et Hugues Bazin, qui fait partie du collectif parisien.

Que faisons-nous au sein de ce collectif ? Notre travail commence par des entretiens individuels de chacun des membres du collectif, en donnant à chacun le temps de s'exprimer et de parler de son parcours. Ces entretiens sont basés sur le parcours d'expérience de la personne, on essaie que ce ne soit pas trop directif tout en veillant quand même à ce que la personne ne reproduise pas une communication comme on peut le faire quand on est dans le secteur associatif. Lorsque je travaillais à Lorient, j'étais souvent amené à présenter l'association, à la vendre en quelques



De la formation du sujet aux démarches interdisciplinaires

Le sujet au centre d'une transformation sociale

Jérémie Cordonnier

C'est aussi interroger la manière dont chacun se situe dans le processus qui est le sien et ça permet selon moi de découvrir des enjeux qui dépassent le sens commun, présent dans ce qui se dit habituellement dans les associations par exemple

La question de l'articulation entre engagement et vie professionnelle : comment est-ce qu'on imbrique ces dimensions ? Il y a beaucoup de personnes qui, comme moi, ont des statuts différents.

Comment une initiative culturelle agit comme un levier pour l'individu qui lui permet de s'émanciper de cadres enfermants de cadres d'assignations collectives ?

sortes, à dire que tout ce que l'on faisait était formidable. Là, l'idée c'est d'avoir un peu un recul sur son parcours et de voir comment on en est arrivé là.

Ces entretiens sont une base très intéressante, que chacun a la possibilité de retravailler et qu'ensuite, on analyse ensemble dans des ateliers de recherche-action.

La spécificité de cette démarche de recherche-action telle que je la perçois, par rapport à d'autres instances de mutualisation, c'est qu'elle favorise une réelle mutualisation de connaissance, elle essaie de faire avancer sur les questions du « comment on peut intervenir autrement dans le secteur social ou culturel ? », « comment on se voit en tant qu'acteur et en vertu de quoi on agit ? ». Je pense que ça forge une plus grande solidarité dans ces groupes-là par rapport à d'autres instances de mutualisation où les acteurs sont plus en discours de posture ou de représentants de structures. Là on est plus dans la représentation de notre propre démarche, à savoir que ça peut être des interrogations existentielles pour certains, ça peut friser les questions psychanalytiques parfois, mais on reste quand même sur les parcours d'expérience professionnelle qui amènent à reconsidérer ou repenser ses actions.

C'est aussi interroger la manière dont chacun se situe dans le processus qui est le sien et ça permet selon moi de découvrir des enjeux qui dépassent le sens commun, présent dans ce qui se dit habituellement dans les associations par exemple.

Avec les analyses d'entretiens que l'on a commencés à faire entre les personnes du réseau et du collectif parisien, puis avec les réunions que l'on a eues au niveau interrégional, il y a deux questionnements qui reviennent chez beaucoup d'acteurs de ce réseau. Le premier c'est la question de l'articulation entre engagement et vie professionnelle : comment est-ce qu'on imbrique ces dimensions ? Il y a beaucoup de personnes qui, comme moi, ont des statuts différents.

Pour prendre mon exemple, j'ai plutôt un profil d'opérateur culturel (j'ai fait un master 2 « développement culturel de la ville »). A côté de cela, je suis musicien, plutôt en amateur, non rémunéré en règle générale mais il m'est arrivé de travailler sur des projets rémunérés, c'est une autre activité. Je suis également intéressé par la recherche, notamment sur la question du lien entre culture et économie sociale et solidaire qui a été l'objet d'un mémoire que j'ai fait. Puis à côté de cela, en ce moment, je suis au chômage, je cherche du travail.

On est donc dans l'accumulation des différents statuts sociaux, des casquettes,

des envies de trouver du sens, il s'agit de trouver du sens par rapport à la vie professionnelle que l'on a envie d'avoir.

Une autre dimension est présente chez plusieurs membres du réseau, c'est la question des initiatives culturelles pour développer de l'autonomie chez l'autre. Autrement dit, comment une initiative culturelle agit comme un levier pour l'individu qui lui permet de s'émanciper de cadres enfermants ou d'assignations collectives dont Tahar Bouhouia parlait précédemment.

Moi, je me retrouve dans ces motivations-là. Si j'ai envie de travailler dans le secteur culturel ou sur cette dimension-là, c'est aussi pour cela, c'est une conception de la culture comme moteur d'émancipation.

La question de la transversalité, c'est vraiment quelque chose qui m'anime et c'est aussi en ça que la recherche-action a du sens par rapport à des réunions qui sont souvent assez corporatistes. Dans les réunions professionnelles, on se retrouve entre membres du secteur culturel, entre membres spécialistes des musiques actuelles, membres de tel ou tel secteur. Ce qui m'intéresse, c'est de créer de la transversalité, de voir de quelle manière on travaille dans le même sens que l'on travaille dans le secteur de l'insertion, que l'on travaille dans le secteur socioculturel, toutes ces étiquettes qui sont assez ministérielles au départ, et ne doivent pas rester des cadres clos dans lesquels on s'enferme.

La recherche-action, je la vois comme une solution pour favoriser cette transversalité et le lien entre les différents secteurs.



Le sujet au centre d'une transformation sociale

Christian Hermelin

Créateur des Ateliers Coopératifs en Recherche-action (ACORA)

J'en suis venu à expérimenter puis à développer, une pratique de recherche-action collective en imaginant des ateliers coopératifs de recherche-action, l'ACORA

l'ensemble des acteurs que nous sommes, réunis sur des pratiques communes ou identiques, veulent s'attacher à construire collectivement leurs savoirs pluriels pour le relater, le théoriser, l'orienter et le transformer

il s'agit pour le groupe des opérateurs qui sont les acteurs de la société civile, de s'affirmer dans leur compétence à être les partenaires de l'état à part entière, opérateurs réunis pour constituer une capacité de peser sur une définition des politiques

Je ne vais pas vous parler de recherche-action en général. J'avais quelqu'un qui m'a un peu formé qui s'appelait Henri Desroches et un jour il a fait une typologie des recherches-actions, des catégories, il en a trouvé quarante-neuf et je suis sûr que l'on pourrait en trouver d'autres. Je vais vous parler d'un aspect très particulier que j'ai appelé ACORA et pour bien me faire comprendre, je vais simplement vous dire l'ACORA construction collective de savoirs d'acteurs en société.

Les ACORA ont pris naissance dans les années 89, le cadre c'est celui du Collège Coopératif de Paris. Depuis Desroches qui en a été le fondateur il y a maintenant cinquante ans.

C'était un lieu en relation avec l'économie sociale, avec l'effet religieux, Desroches venait de la sociologie des religions et en lien avec les stratégies de développement pour l'essentiel.

Un lieu où les adultes pouvaient, forts de leurs expériences, s'organiser pour des parcours de formation et de recherches personnalisées.

Les acteurs sociaux dans ce lieu sont invités à travailler à valider les acquis de leur savoir d'expérience mais aussi à produire de nouveaux savoirs en construisant des mémoires de recherche universitaire par exemple, en postulant au Diplôme des Hautes Études des Pratiques Sociales (DHEPS) et reconnu aujourd'hui dans les universités comme master I.

En 1990, je suis devenu responsable du collège et il m'a semblé important à ce moment-là d'introduire un nouveau volet des orientations. Sans nier l'intérêt des accompagnements individuels d'acteurs, il ne m'apparaissait pas tout à fait logique de gommer tout ce que leur savoir contenait de démarche collective. La plupart des savoirs que je voyais se construire devant moi se révélaient être des savoirs sociaux au sens de l'action et de la pensée collective. C'est pourquoi j'en suis venu à expérimenter puis à développer, une pratique de recherche-action collective en imaginant des ateliers coopératifs de recherche-action, l'ACORA, dont la consonance, sans désigner la place publique des athéniens, c'est-à-dire l'agora, en relevait par une certaine filiation.

Le collège Coopératif accompagna dès lors des groupes d'acteurs solidaires dans l'action et dans la vie sociale pour la production d'ouvrages inédits collectivement construits lors d'ateliers, de chantiers, de forums.

J'ai accompagné durant deux ans un groupe d'associations des paralysés de France à propos des handicapés d'origine étrangère, il s'agissait pour ces personnes,

c'était des assistantes sociales en général, de s'inscrire dans leur pratique pour les accompagner dans l'analyse de leur travail et il s'agissait par ailleurs de produire un savoir autonome sur la situation des personnes handicapées et les relations qu'elles entretiennent avec les cultures d'origine.

Le handicap physique n'a pas le même sens selon la culture à laquelle on appartient.

Je me souviens du cas d'un Africain paralysé de naissance, pour qui c'était considéré comme quelque chose qui était lié à son origine, une espèce de tare de naissance, une espèce de transmission par la tribu et qu'il devait le supporter comme telle, ce qui n'était pas le cas dans d'autres cultures.

Par ailleurs il s'agissait de produire ce savoir autonome sur la situation des personnes handicapées et les relations avec les cultures d'origine mais il s'agissait aussi d'offrir aux acteurs trop souvent considérés comme de simples exécutants, je parle là des assistantes sociales elles-mêmes, une validation de leur savoir et la mise à jour de leur propre valeur.

Dans le cadre d'une autre expérience conduite au Sénégal avec des alphabétiseurs venus de toutes les régions du Sénégal, nous avons tous ensemble formulé une double ambition dans un texte qui avait été validé collectivement dont je vous donne la lecture :

- « La première ambition est socio didactique, l'ensemble des acteurs que nous sommes, réunis sur des pratiques communes ou identiques, veulent s'attacher à construire collectivement leurs savoirs pluriels pour le relater, le théoriser, l'orienter et le transformer.
- La deuxième ambition affichée, elle est stratégique, il s'agit pour le groupe des opérateurs qui sont les acteurs de la société civile, de s'affirmer dans leur compétence à être les partenaires de l'état à part entière, opérateurs réunis pour constituer une capacité de peser sur une définition des politiques et des orientations en matière d'alphabétisation. Capacité à les mettre en œuvre en lien avec les sociétés locales, capacité enfin à les évaluer et à les infléchir.

Cette double ambition suppose que nous nous rendions capables de nous poser comme des experts autonomes soit des personnes porteuses d'un savoir compétent et rigoureux fondé sur des pratiques raisonnées ».

Au fur et à mesure que nous avançons, la nécessité d'une explicitation s'est fait sentir, obligeant à des définitions, des méthodologies, des démarches construi-



Le sujet au centre d'une transformation sociale

Christian Hermelin

Cela suppose que nous nous rendions capables de nous poser comme des experts autonomes soit des personnes porteuses d'un savoir compétent et rigoureux fondé sur des pratiques raisonnées ».

Le mot atelier renvoyé au travail artisanal, ensemble d'ouvriers compagnons porteurs de divers savoir-faire prêts à les combiner pour la production d'un ouvrage.

Le chantier d'acteurs en recherche-action coopérative se présente comme un vaste ensemble d'acteurs concernés par une problématique commune qui tentent à mettre en synergie leurs travaux pour les confronter

tes, reconductibles, quoique sujettes à des révisions constantes, un vocabulaire de la recherche-action collective s'est d'abord mis en place au Collège Coopératif de Paris, Il s'est enrichi de la collaboration avec le Collège Coopératif de Rennes et par la suite des compagnonnages que l'on a eus avec nos camarades africains.

Le mot atelier renvoyé au travail artisanal, ensemble d'ouvriers compagnons porteurs de divers savoir-faire prêts à les combiner pour la production d'un ouvrage. Dans un ACORA, la production de l'ouvrage de recherche est programmée dans un temps donné, une année par exemple, à rencontre mensuelle, selon des horaires convenus, la contrainte de temps est pour moi l'une des conditions et d'une certaine manière c'est ce qui favorise la recherche au lieu de la bloquer.

De même, ça s'organise toujours dans un lieu donné, qui suppose provisoirement une clôture favorable à la concentration.

Le travail de recherche se donne un objet limité, défini à partir de pratiques communes aux membres ainsi réunis. La définition de l'objet limité est extrêmement compliquée puisque nous partons d'un objet très vaste, comment à l'intérieur on découpe quelque chose qui ne rétrécisse pas les pratiques mais au contraire les élargisse.

L'atelier s'adresse à des groupes restreints qui ne dépassent guère la dizaine de personnes, il rassemble des acteurs ayant des implications de même niveau et de même nature dans un champ de pratiques. L'atelier se réunit régulièrement au complet, il vise une production unique.

La démarche est accompagnée par la publication d'un journal d'atelier rédigé sous la responsabilité de l'animateur de recherche pour partie par lui-même et pour partie par les membres du groupe. Ce journal s'est de plus en plus imposé comme un élément clef de la démarche et agencé à chacune des séances, il est expédié aux membres du groupe et fait l'objet d'une relecture à la séance suivante pour être corrigé par le groupe et validé. Il constitue un compte-rendu du travail collectif qui relève d'une oralité structurée et rédigée.

Il a pour fonction d'organiser le cheminement du groupe en stabilisant cette progression, en mémorisant ses acquis, ses hésitations. Il constitue des archives et il prépare la production finale. Il a donc une double fonction ce journal : accompagnement du processus de recherche et suite de rédactions partielles qui préparent la rédaction définitive d'un ouvrage ou d'un dossier final ? Tout ACORA s'achève en effet sur la production d'un document.

Sur un territoire précis ou étendu, au sein ou non d'une même organisation, autour

d'un thème identique ou non, plusieurs ateliers peuvent fonctionner, échanger leur production, se retrouver pour des séances communes et chez moi ils prennent alors la figure de ce que j'ai appelé un chantier.

Le chantier d'acteurs en recherche-action coopérative se présente comme un vaste ensemble d'acteurs concernés par une problématique commune qui tentent à mettre en synergie leurs travaux pour les confronter.

Il y a différents types de chantiers en fonction des modes d'organisation et des processus qu'ils enclenchent :

- Il y a le chantier de plusieurs ateliers qui s'articulent localement entre eux et tendent à une publication commune de résultat.
- Il y a des chantiers d'ateliers qui sont sur des objets communs en des lieux ou des structures complètement différentes mais qui font circuler leurs affaires entre elles
- Il y a des chantiers qui travaillent à partir d'une thématique générale, ils travaillent par ateliers spécialisés par sous-thèmes à partir d'un thème principal qu'on a décidé de découper.
- J'ai eu des chantiers construits autour d'un atelier pilote qui détermine des pistes d'investigation et organise la compilation et le traitement des résultats. À Douai il y avait un atelier pilote et des séries d'ateliers tout autour et cet atelier pilote à la fois il proposait des pistes de travail et en même temps c'est lui qui en faisait les synthèses.
- Il y a le chantier construit avec et pour des acteurs, il combine une diversité d'approches, on trouve des approches en atelier d'acteur, des investigations conduites par des membres, des données connectées par approches documentaires, des données apportées par les experts ou des chercheurs sollicités par le groupe et tout ceci peut donner lieu évidemment à une série de combinaisons.

Les groupes ateliers et chantiers constitués autour d'une pratique ne sauraient se priver d'une ouverture encore plus large sur les personnes concernées par le thème d'où la mise en place de plus en plus fréquente de ce que j'ai proposé qu'on appelle d'un terme générique des forums de recherche-action.

Le forum de recherche-action c'est une excroissance ponctuelle, voire événementielle, d'un atelier ou d'un chantier à un plus large public concerné directement ou indirectement par l'objet de la recherche.

Dans certains cas il s'agit d'un forum monté en cours de recherche autour de



Le sujet au centre d'une transformation sociale

Christian Hermelin

Le forum est le lieu d'une communication des résultats du travail.

La réflexion conduite dans les ateliers, les analyses et les propositions faites, n'ont de sens que si elles sont portées devant les diverses instances de décision.

Faire ACORA ce n'est pas simplement s'inscrire dans un itinéraire balisé, chaque fois les acteurs ensemble sont invités à définir leur propre démarche, à examiner la direction prise, à raisonner une trajectoire, à ajuster des moyens et les luttes.

Plutôt que recherche-action, j'aime bien parler de recherche d'acteurs, il y a des recherches-actions qui ne sont pas forcément des recherches d'acteurs, je ne les méprise pas, je trouve très bien qu'un chercheur pendant un temps entre dans l'action pour comprendre l'action de l'intérieur.

questions préalablement formulées qui, par le jeu des commissions, cherche à collecter des informations, des opinions, des expressions multiples, que les chantiers reprennent après.

Dans d'autres, il s'agit d'un forum de divulgation des résultats de la recherche, se sont les plus fréquents.

Je vais en donner quelques exemples. Dans une organisation mutualiste de santé, une première étape s'était déroulée dans un chantier de deux ateliers, le noyau initial qui était une vingtaine d'administrateurs bénévoles de la mutuelle, souhaitaient entraîner une plus grande quantité de mutualistes dans la démarche portant sur la fonction des bénévoles, c'était le thème : quelle est la fonction des bénévoles dans une mutualité, entourés de professionnels.

D'où vint la décision d'un plus vaste rassemblement d'une centaine d'adhérents de la dite mutuelle pendant une journée. Une série de commissions a été proposée autour d'une série de thèmes, chacune accompagnée par un animateur de recherche. Ces travaux ont enrichi les précédents et donnèrent lieu à une nouvelle perspective d'ateliers par secteur géographique.

On avait convenu après que l'on ferait des ateliers dans différentes villes et on n'a pas été jusqu'au bout mais la première partie a très bien fonctionné.

Le plus fréquemment, le forum est donc le lieu d'une communication des résultats du travail conduit en ACORA simple ou en ACORA chantier, cette communication s'adressant à des acteurs concernés par l'objet traité afin de provoquer un débat, de permettre une plus large appropriation de la réflexion conduite.

Par exemple, un atelier de sauvegarde de l'enfance, au terme d'une recherche sur une nouvelle approche des questions de placements d'enfants de parents en difficulté. Ont débattu en forum, un ensemble d'éducateurs, d'assistantes maternelles, d'assistantes sociales, de juges pour enfants, de responsables du conseil général, pour entendre et pour débattre des conclusions et des propositions formulées. Un forum comme celui-là remplit trois fonctions :

- La première fut l'occasion donnée aux acteurs de valoriser leur savoir et leurs compétences devant les autres, ainsi des assistantes maternelles qui avaient participé aux ateliers, qui n'avaient pas coutume de prendre la parole en public, purent se révéler et par là témoigner de leur capacité, même leur exigence de participation à la définition et à l'évaluation des projets.

- La seconde fonction c'était de sensibiliser l'ensemble des acteurs proches, notamment les décisionnels, les gens de justice, les gens du conseil général, aux problèmes posés par les conclusions de la recherche et de leur en faire débattre.
- La troisième fonction fut celle d'élargir le débat à un ensemble des personnes concernées par l'échange, elles se sont appropriées les analyses et les projets et contribuèrent à leur affinement.

Pour les acoristes, la réflexion conduite dans les ateliers, les analyses et les propositions faites, n'ont de sens que si elles sont portées devant les diverses instances de décision.

C'est pourquoi, après un travail de plusieurs ateliers et de chantiers dans différents coins de France, autour de l'agriculture sur la transmission des exploitations agricoles, le forum a réuni dans un important forum les centres administratifs et politiques, les organisations professionnelles, les institutions de formation, il y avait des gens du ministère des finances, du ministère de l'agriculture, les organisations professionnelles agricoles et des instituts de formation en agriculture. La démarche de recherche-action collective a trouvé alors sa dimension citoyenne mais aussi politique.

Faire ACORA ce n'est pas simplement s'inscrire dans un itinéraire balisé, chaque fois les acteurs ensemble sont invités à définir leur propre démarche, à examiner la direction prise, à raisonner une trajectoire, à ajuster des moyens et les luttes. On peut simplement exprimer quelques pensées majeures qui chaque fois sont nouvellement modulées, il s'agit d'un cheminement allant du simple complexe, favorisant un axe d'appréhension compréhension s'inscrivant dans une dialectique du savoir pour soi et de faire savoir pour les autres, débouchant sur l'agir accompli, l'agir repensé.

Plutôt que recherche-action, j'aime bien parler de recherche d'acteurs, il y a des recherches-actions qui ne sont pas forcément des recherches d'acteurs, je ne les méprise pas, je trouve très bien qu'un chercheur pendant un temps entre dans l'action pour comprendre l'action de l'intérieur.

La recherche d'acteurs c'est autre chose, d'ailleurs souvent l'acteur il n'est pas professionnel de la recherche, deuxièmement il a comme caractéristique d'arriver en tant qu'acteur porteur de ses questionnements d'acteur et il rencontre d'autres acteurs qui travaillent sur le même sens, non pas pour faire de la recherche, les gens me disent j'en ai rien à faire de la recherche, ce que je veux c'est comprendre pour modifier et



Le sujet au centre d'une transformation sociale

Christian Hermelin

évidemment c'est à moi de les convaincre que c'est pas mal qu'ils écrivent quand même.

Je vais parler du secours catholique. Il y avait les gars du bois de Vincennes qui logeaient au pied des arbres qui étaient dans la recherche-action et qui construisaient une recherche sur le modèle d'habitat qu'ils voulaient pour essayer de rencontrer des élus, ils ne trouvaient pas de gens pour le faire valoir.

Bien ils ont compris progressivement alors qu'ils n'en avaient rien à faire au départ qu'ils avaient peut-être un besoin de mettre quelques mots bien choisis afin de conceptualiser pour pouvoir communiquer, pour pouvoir agir.

Le secours catholique ne s'occupait que des gens de ce genre là, ils n'étaient pas tous dans le bois de Vincennes, mais ils étaient tous en grande difficulté, apparemment on aurait dit des vrais analphabètes avec un peu de mépris, je me suis aperçu qu'ils avaient fait des concepts, il fallait qu'ils soient capables d'avoir des concepts qui tiennent la route face à l'univers conceptuel qu'on leur opposait continuellement, il ne fallait pas qu'ils singent les concepts des autres. Ne singeons pas les concepts, on peut s'en servir si ça nous sert mais essayons de les reconstruire.

La validation est un vrai problème, on est entrain de travailler sur la question, au-delà des validations individuelles, on est tombé dans le piège et on en est à l'idée que l'on va faire des soutenances collectives.

A partir du moment où des gens ont participé à des ACORA, ils ne sont pas venus pour se former mais ils ont des acquis, ils ont exprimé des savoirs, pourquoi on ne le fait pas apparaître dans les procédures de validation des acquis. En tant que président du Collège de Paris, je vais me poser des questions de ce type là.

Je n'ai pas insisté sur l'aspect politique mais j'ai essayé de questionner la politique des pouvoirs publics et des grandes institutions politiques mais aussi les organisations sociales, y compris celles qui étaient commanditées par la recherche-action pour les interroger elles-mêmes, c'était aussi tout ce qui était d'économie sociale, et les milieux universitaires.

A partir de là ces appels sur les politiques, je le traduis par les blocages énormes que j'ai pu ressentir, pas dans l'instant mais après coup, blocages de tous les côtés. Quand des idées de recherche-action qui débouchaient sur des projets futurs sont bloquées d'un seul coup, par qui sont-ils bloqués ? Par les organismes qui

les avaient commandités au départ et qui n'avaient pas tellement envie qu'on en face un second, j'ai eu énormément de blocages.

Je fais un petit appel à la modestie de la recherche-action. Notre prétention c'est d'essayer d'améliorer nos pratiques de recherche-action, de les proposer, de les organiser, d'essayer de les rendre les plus efficaces possibles, de travailler à leur efficacité, mais nous devons être très modestes sur les résultats.

Desroches il avait une formule que j'ai toujours beaucoup aimée, c'était sur les utopies et il disait qu'il n'y avait pas de mouvement social sans utopie. Mais il disait, il y a plusieurs degrés dans l'utopie. Il y a l'utopie chimère, j'invente, je pars et je ne me pose pas la question de savoir si c'est intelligent ou pas intelligent, si ça va réussir ou ne pas réussir, je suis dans la projection vers un avenir illusoire. Il disait après pour que ça marche, il faut être capable, à partir de là, de construire des projets.

Deuxième étape, l'utopie projet et les projets n'ont de forme qui si un moment ils se traduisent par des programmes.

Et à partir du moment où on arrive à l'utopie programme attention à la catastrophe car l'utopie programme nous fait quitter la chimère et nous fait oublier le projet, donc il faut rebondir dans la chimère et le projet. Le programme, la chimère, le projet, c'est toujours ce que j'ai essayé en ce qui me concerne d'appliquer y compris dans les recherches-actions en essayant de faire passer ce message là en disant, il ne faut pas rester dans la chimère mais en même temps méfions-nous dans le moment où l'on doit passer dans le programme parce que si on y reste, on détruit la chimère.

Alors, j'ai été emballé dans cette journée par l'investissement dans le champ artistique et culturel car moi j'ai toujours eu envie de le faire mais je n'ai jamais eu l'occasion de travailler dans ce champ là et avec vous c'est ce que tu m'as apporté aujourd'hui.

Il y avait les gars du bois de Vincennes qui logeaient au pied des arbres qui étaient dans la recherche-action et qui construisaient une recherche sur le modèle d'habitat.

Je me suis aperçu qu'ils avaient fait des concepts, il fallait qu'ils soient capables d'avoir des concepts qui tiennent la route face à l'univers conceptuel qu'on leur opposait continuellement, il ne fallait pas qu'ils singent les concepts des autres.

L'utopie chimère, j'invente, je pars et je ne me pose pas la question. L'utopie projet et les projets n'ont de forme qui si un moment ils se traduisent par des programmes. Le programme, la chimère, le projet, c'est toujours ce que j'ai essayé en ce qui me concerne d'appliquer y compris dans les recherches-actions



Le sujet au centre d'une transformation sociale

Bernadette Vignal

Conseiller d'Éducation Populaire et de Jeunesse à la Direction Départementale Jeunesse et Sports de Corrèze

Ça a commencé à dégager des relations différentes entre ces personnes là avec une certaine idée d'égalité, sur ces temps de réunion tout le monde avait droit à la même parole, après dans la rue on n'avait pas forcément la même place et ça personne ne s'y trompait.

Ce travail là c'est aussi une manière d'apporter des connaissances sur les pratiquants de ces cultures.

Je suis conseillère d'éducation populaire et de jeunesse à la direction départementale Jeunesse et Sports en Corrèze depuis à peu près 25 ans. Comment j'ai rencontré la recherche-action, c'est à la fois une question de rencontre comme beaucoup de gens l'ont expliqué hier et aujourd'hui et de moments où la rencontre est possible.

La rencontre c'est avec Hugues Bazin comme beaucoup de gens ici dans cette salle qui menait ce travail-là de recherche-action et qui travaillait à mettre en place, s'il y avait besoin, des collectifs ici ou là dans différentes régions.

Le moment c'est parce qu'en Corrèze à ce moment-là il y avait eu deux manifestations à deux ans d'écart depuis 2005 autour des cultures urbaines. À Jeunesse et Sports un de nos champs d'interventions c'est un travail autour des pratiques culturelles amateurs et je me suis intéressée aux cultures urbaines, en 2003 je n'avais pas connaissance de ces pratiques-là en Corrèze et en cherchant, il y avait des pratiques en matière de danse, de graff, de rap, de glisse. Je me suis rendu compte que ces pratiques-là n'étaient pas lisibles mais elles existaient quand même de manière assez importante parce que c'est une culture qui traverse toute la société que ce soit en milieu urbain ou en milieu rural, ce n'est plus une pratique liée seulement au milieu urbain.

Pour monter ces manifestations nous avions un collectif qui regroupait des structures culturelles, une Smac, un théâtre scène conventionnée, des associations liées à l'éducation populaire et des individus, des rappeurs, des danseurs, donc il y avait déjà cette habitude de travail en commun et de construction d'un événement. Dans ces réunions j'y participais également au titre de Jeunesse et Sports, des élus de la ville également, donc il y avait déjà cette habitude de regroupement où tout le monde avait la même place. Quelqu'un qui avait 17 ou 18 ans pouvait parler de la même manière qu'un élu parce qu'on n'était pas un groupe ou une association qui demande des financements à une collectivité ou à une association, on était dans une construction commune d'un événement.

Du coup, ça a commencé à dégager des relations différentes entre ces personnes là avec une certaine idée d'égalité, sur ces temps de réunion tout le monde avait droit à la même parole, après dans la rue on n'avait pas forcément la même place et ça personne ne s'y trompait.

Ensuite une fois que ces deux événements ont eu lieu, à deux ans d'écart, on s'est posé la question de qu'est-ce qu'on a fait, où on en est, est-ce qu'il y a intérêt à poursuivre ce type d'événement régulièrement,

qu'est-ce qu'on peut continuer à faire ensemble par rapport à ça, plutôt autour de ces « cultures urbaines » avec tout ce que ça a de bon comme terme et de mauvais comme terme.

C'est à ce moment-là que s'est fait la rencontre avec Hugues Bazin, c'est pour cela que je parlais de rencontre et de moment propice, ça tombait bien pour poursuivre le travail autour de la recherche-action parce que ça semblait bien correspondre à ce qui pouvait donner un peu d'air et une suite plus fondée à ce travail qui avait été entamé depuis quatre ans avec des personnes d'horizons différents.

Après par rapport à un positionnement dans Jeunesse et Sports, ça permet aussi d'avoir ce travail de veille sur la jeunesse actuellement et de compréhension de ce qui se passe parce que ça ne suffit pas de voir des pratiques, ça ne suffit pas de savoir qu'il y a des jeunes qui sont concernés, encore faut-il connaître un peu mieux les logiques de ces pratiques et c'est évident que moi je ne suis pas danseuse de hip hop ou rappeuse mais ce n'est pas pour autant que l'on n'a pas le droit de s'y intéresser, ce n'est pas pour autant que l'on n'a pas le droit de chercher ce qu'il y a derrière ni essayer de comprendre.

Pour moi ce travail-là c'est aussi une manière d'apporter des connaissances sur les pratiquants de ces cultures.

En plus cet outil que peut être la recherche-action ça a conforté ce travail préalable, de gens qui étaient en relation les uns avec les autres sans être dans un rapport hiérarchique ou institutionnel, pour moi ça me paraissait intéressant parce que ce travail-là, ça change les regards des uns et des autres dans tous les sens. Ça change le regard des gens qui ne sont pas dans les institutions sur les gens qui sont dans les institutions et vice-versa et donc c'est quelque chose qui permet ensuite de mieux se connaître et de mieux travailler ensemble.

Moi je pense qu'il y a un lien avec l'éducation populaire, on est vraiment dans l'apport de chacun à l'autre et en ça, ça me paraît tout à fait proche de l'éducation populaire.

Après sur les problématiques qui se dégagent, en Corrèze comme ailleurs, quelque chose qui ne m'était pas apparu évident auparavant, ce sont ces questions de lien entre l'engagement personnel, les passions et la vie professionnelle quel que soit l'âge des personnes concernées.

En Corrèze par rapport à la composition du collectif du réseau, il y a la fois quelqu'un qui travaille aux Francas, il y a quelqu'un qui travaille dans une Smac et qui va changer de fonction, il y a des jeu-



De la formation du sujet aux démarches interdisciplinaires

Le sujet au centre d'une transformation sociale

Bernadette Vignal

Le socioculturel est considéré moins noble que le culturel et il me semble que l'on peut entendre qu'il y a à la fois des moments consacrés à l'un, des moments consacrés à l'autre et ces moments là sont aussi importants les uns que les autres et ont la même valeur pour un individu.

nes qui sont étudiants et qui ne travaillent pas encore, il y a des gens qui ont une formation universitaire, qui ont commencé à travailler quelque part et qui ne s'y sont pas retrouvés, qui font autre chose et ces gens-là pourraient se mettre en danger social parce que se sont des gens qui avaient un emploi et qui ont lâché pour dire j'essaie de mettre en ordre ce que je suis, ce que je veux être et le travail que je fais qui me permet d'avoir le salaire pour ce travail-là.

Je ne m'étais pas aperçue que cela était aussi important et même en Corrèze c'est important pour les étudiants qui ont encore un choix à faire, on ne sait pas ce qu'ils vont devenir. Pour des gens qui sont plus âgés et qui sont en ce moment entrain de muter de métier et pour des gens jeunes qui prennent des risques financiers et c'est un choix. Alors, est-ce que c'est un choix miroir aux alouettes parce que quand on est plusieurs à réfléchir ensemble on se conforte en se donnant l'impression que l'on est plusieurs, on est un groupe du coup on pense qu'on a raison d'aller vers ça au risque de se casser la figure ou est-ce que c'est un changement de société en ce moment, ça fait partie des questions à étudier.

Il y a des cases qui s'excluent professionnellement ou autres, ce n'est pas parce qu'on a différentes cases ou différentes facettes que l'on est obligé de les opposer, on peut aussi essayer de les rendre complémentaires.

Ce qui me paraît aussi important dans les problématiques que l'on relève, c'est la volonté de reconnaître que l'on a différentes cases et assumer qu'elles sont toutes aussi importantes.

On y retrouve par exemple des cadres où il y a des choses qui sont bien, des choses qui sont moins bien, des choses qui relèvent de la culture, des choses qui n'en relèvent pas, des choses qui induisent un salaire, d'autres qui n'en induisent pas et j'ai l'impression dans ce qui se dit là, les cases ne sont plus des cases, mais que c'est mêlé et que tout a la même valeur ou tout a la même force pour soi et que quelque chose qui semble de valeur moindre, alors là je touche la culture et le socioculturel, le socioculturel est moins noble que le culturel et il me semble que l'on peut entendre qu'il y a à la fois des moments consacrés à l'un, des moments consacrés à l'autre et ces moments là sont aussi importants les uns que les autres et ont la même valeur pour un individu.



Le sujet au centre d'une transformation sociale

Débat

À un moment donné, la question de sens s'est posée, j'ai arrêté d'être sur scène parce que ça n'avait plus de sens d'être sur scène si je ne savais pas pourquoi j'y étais et ce que j'avais à dire.

Ce n'était pas du tout d'être dans l'évènementiel ou de monter des projets momentanés qui font plaisir aux institutions parce que c'est joli pour les politiques mais ce qui m'intéressait c'était de travailler sur du long terme et donc de rentrer en profondeur dans une relation avec du lien social et la mutualisation des connaissances en fait partie.

Annie Mako - (comédienne, responsable de projets artistiques pour le public sourd). Je suis très contente d'être là aujourd'hui parce que ça fait du bien d'entendre des mots qui font vibrer, en tout cas tout ce que j'ai entendu là sur l'histoire du sens, sur les casquettes plurielles, parce que j'ai un parcours un peu pareil. Moi je n'avais pas mon bac, j'étais une jeune adolescente qui est partie dans la culture, qui est devenue chanteuse, qui a fait tout un travail d'apprentissage dans le jazz et dans la chanson, j'ai changé d'orientation dans la trentaine dans la culture toujours mais dans l'administration plutôt et dans la communication. À un moment donné, la question de sens s'est posée, j'ai arrêté d'être sur scène parce que ça n'avait plus de sens d'être sur scène si je ne savais pas pourquoi j'y étais et ce que j'avais à dire. A ce moment là, je ne savais toujours pas si je devais faire du jazz, du rock, de la chanson surtout que je n'arrivais pas à écrire mes textes, que je ne rencontrais pas un collectif pour réaliser tout ça avec moi, je me suis donc réorientée toujours dans la culture et puis la notion de sens elle est revenue un moment donné quand je me suis investie dans un travail dans un centre d'animation de la ville de Paris et où j'ai commencé à monter des projets en direction des publics sourds avec, comme vous le dites Christian, cette volonté de faire modifier les choses. En fait j'avais une réelle envie de motivation, d'apporter quelque chose à ce public avec la compréhension que j'en avais et des besoins qui pouvaient manquer et de pouvoir agir à ma façon. A ce moment là n'ayant pas de diplôme et en pleine évolution professionnelle, j'ai eu la possibilité d'être prise en master de sociologie de la culture à Paris VII mais c'est grâce à un individu parce que je n'ai pas suivi le parcours académique pour cela, c'est suite à un échange de mails avec Laurent Fleury qui est sociologue de la culture à Paris VII qui m'a accueillie en insistant dans les échanges mails où je lui expliquais mon parcours, ce que je voulais faire et ce que j'avais mis en place là où je travaillais, il m'a reçue et il m'a dit, je vous prends en master de sociologie. J'aimais bien ce que vous avez dit Bernadette quand vous parliez de temps, de moments et de rencontres parce que je pense que c'est vraiment ça aussi, il y a un moment où l'on est prêt pour regarder la société, où on est prêt à mettre une distance par rapport à son propre chemin et regarder les autres différemment, s'y intéresser avec un autre regard. Mon mémoire est là-dessus, j'ai fait un stage sur le territoire de la mairie du 14^{ième} à la recherche des habitants sourds, avec cette idée de pouvoir rencontrer les différents acteurs locaux de ce territoire et de voir les problématiques inter actionnelles entre ces acteurs locaux et de voir ce que l'on pouvait apporter sur ce territoire à un public sourd en besoins culturels également. J'en ai rencontré trois avec difficulté mais les acteurs locaux que j'ai rencontrés ça été très intéressant parce que déjà à l'échelle de leurs responsabilités sociales il y avait une grande difficulté dans le regard en direction des sourds, le problème essentiel c'est que c'est un

handicap majeur de la communication qui fait très peur aux personnes entendant davantage que les personnes aveugles ou handicapées moteur, parce qu'il y a ce blocage de pouvoir communiquer avec eux et une grande ignorance du monde de la surdité qui est très complexe et multiple parce que sur le mal de la surdité il y a des tas de conflits parce qu'il y a les malentendants, les pratiquants de la langue des signes, les implantés, tout cela est très compliqué. Cette question de regard et de comportement est ressortie de cette petite enquête que j'ai menée, j'avais déjà une association et j'ai commencé à monter des projets en direction des publics dans une volonté de mixité, de dire que pour que les choses avancent il n'y a qu'une possibilité c'est de monter les projets où les personnes sourdes et les entendants vont être mélangées pour pouvoir s'écouter, échanger et agir ensemble, évidemment tout cela sur du long terme. Il y a la notion de temps qui est très essentielle, ce qui m'intéressait ce n'était pas du tout d'être dans l'évènementiel ou de monter des projets momentanés qui font plaisir aux institutions parce que c'est joli pour les politiques mais ce qui m'intéressait c'était de travailler sur du long terme et donc de rentrer en profondeur dans une relation avec du lien social et la mutualisation des connaissances en fait partie. Les trois actions sont différentes et elles sont en mouvement. Moi si je suis là aujourd'hui c'est parce que mon mémoire est basé sur une méthodologie de recherche-action, c'est Marguerite Cognet, sociologue à Paris VII qui m'a parlé de cette méthodologie, qui a perçu aussi ma façon de me comporter, quand vous parlez des mots et d'écrits, moi j'ai été très bloquée pendant des années par rapport à l'écriture, parce que j'estimais que je n'avais pas eu la connaissance et donc le droit à l'écriture et en fait c'est grâce à tout ce cheminement artistique que je me suis autorisée à écrire mes chansons et j'ai été ravie d'avoir ma maîtrise brillamment en 2007 parce que c'est une réparation, on parle de résilience des fois mais c'est vraiment ça, cette maîtrise a été comme une réparation m'autorisant à écrire et je me sens un petit peu seule aujourd'hui parce que ma deuxième année de master je la fais en deux ans, j'ai été obligée de recommencer à travailler, en même temps j'avais trois projets à mener qui se développaient à la fois dans le domaine artistique, citoyen démocratie et je suis entrain de faire un appel à témoignage des personnes sourdes dans toute la France, ce sont des actions où les acteurs doivent être multiples. Je suis venue parce que j'avais un besoin d'être aussi acteur dans la recherche-action avec des personnes qui pouvaient me faire des retours et ne plus être seule pour finir déjà ce mémoire et je suis persuadée que je ne vais pas avoir envie d'arrêter après ce mémoire parce que, comme le disait Tahar, il y a une espèce de libération, tout simplement le fonctionnement de la pensée et le fonctionnement avec les autres, et avec soi-même. Aujourd'hui je suis au chômage et je suis entrain de me poser des tas de questions depuis octobre en me disant, je vais faire comment



De la formation du sujet aux démarches interdisciplinaires

Le sujet au centre d'une transformation sociale

Débat

il n'y a plus aucun tabou pour un devenir personnel par l'économie on peut vraiment utiliser toutes ces facettes. (Marie Richard)

Sur ces terrains là, artistiques, culturels, pédagogiques il y a transversalité avec les préoccupations de trouver des réponses aux enjeux majeurs de notre époque. (Sheyby Becker)

J'aimerais me tourner vers tout ce qui est culturel et aider les gens dans le suivi ou l'accompagnement de clientèle. Ça fait deux ans que je suis sans activité, je viens de m'inscrire au RMI, je fais partie des minima sociaux alors qu'il y a deux ans j'avais un train de vie totalement différent, je voulais apporter l'exemple que c'est difficile de croire en certaines choses alors qu'on fait tout pour nous faire baisser les bras. (Nelson Da Silva)

On parle de vouloir accompagner, professionnaliser, socialiser certains jeunes issus de milieu difficile ou populaire, mais ce qui est peut être intéressant c'est d'essayer de les éveiller à des métiers un peu nouveaux, développer des liens sociaux différents de ce que l'on a pu connaître au départ sans jamais oublier d'où l'on vient parce qu'un arbre sans ses racines ne vaut plus grand chose.. (Eddy Dupuis)

pour gérer tout cela et en même temps ne pas arrêter dans cette action de réflexion.

Marie Richard - Moi je suis une collègue de Bernadette Vignal, je suis CEPJ dans les Yvelines depuis une petite décennie sur les thématiques aide à l'initiative des jeunes qui au passage viennent jusqu'à vers trente ans où on voit des jeunes arriver sur cette action démarche de projet souvent placé au centre de leur vie. Mon obligation d'être en observation, veiller à distribuer des bourses de projet, aussi voir la part du projet économique qui fait feu de tout bois et une culture qui émerge, qui commence à être plus partagée par les institutions, il n'y a plus aucun tabou pour un devenir personnel par l'économie on peut vraiment utiliser toutes ces facettes comme l'a laissé entendre Bernadette. Les facettes de choix personnel, ensuite ce que l'on a fait dans ses études, ensuite profiter d'une opportunité économique qui se présente, je trouve qu'il y a une évolution des acteurs. Au départ, j'étais obligée de me rapprocher des acteurs type boutique de gestion, cabinet d'expert comptable, il fallait que l'on s'explique au moins un quart d'heure chaque fois que je leur envoyais un jeune à accompagner, dire la nature du projet et son intérêt, cela a disparu complètement. On est un dispositif généraliste qui va subir une disparition annoncée en 2009, moins 60 % de crédit. Pour revenir sur ce que disait Tahar au début, c'est vrai que l'organisation prend le pas sur le travail des acteurs, on nous a demandé de divulguer notre culture, notre réflexion, de démultiplier notre action, en fait c'était pour mieux nous saper.

Sheyby Becker - Mon parcours artistique, culturel, pédagogique m'amène à un âge où en principe les femmes, surtout quand elles deviennent maman, raccrochent un petit peu les vêtements au placard et s'orientent très différemment notamment dans leur vie professionnelle et vont prendre le risque de tout recommencer pour construire autre chose autrement sur ces terrains là, artistiques, culturels, pédagogiques il y a transversalité avec les préoccupations de trouver des réponses aux enjeux majeurs de notre époque.

Nelson Da Silva - Moi je m'appelle Nelson Da Silva je suis originaire de Champigny-sur-Marne, de nationalité portugaise, j'ai étudié jusqu'au BTS option force de vente, après le diplôme j'ai réussi à rentrer dans une banque portugaise, ça m'a permis d'apprendre pas mal de choses au niveau bancaire, je suis resté cinq ans dans ce cursus là et aujourd'hui j'aimerais me tourner vers tout ce qui est culturel et aider les gens dans le suivi ou l'accompagnement de clientèle. Ça fait deux ans que je suis sans activité, je viens de m'inscrire au RMI,

je fais partie des minima sociaux alors qu'il y a deux ans j'avais un train de vie totalement différent, je voulais apporter l'exemple que c'est difficile de croire en certaines choses alors qu'on fait tout pour nous faire baisser les bras.

Eddy Dupuis - Je suis aussi originaire de Champigny-sur-Marne, on parle beaucoup que certaines personnes ont du mal à évoluer et comprendre d'autres choses mais je pense que le problème il vient à la base. Une personne n'évolue pas de la même manière si tout au long de sa jeunesse elle a été au théâtre, elle a voyagé, elle a eu accès à la culture et une autre personne qui a passé quinze ans de sa vie dans une cage d'escalier, je pense que le dénouement psychologique n'est pas le même, je pense qu'il est intéressant de réfléchir en amont pour essayer d'apporter aux générations futures des réponses un peu plus larges qu'au jour d'aujourd'hui. Comme le disait Tahar, il y a nous, notre communauté et il y a l'autre et on est sans cesse entraîné de regarder l'autre à se dire comment font-ils, simplement pour monter une entreprise c'est complètement décalé par rapport à notre origine sociale. Longtemps se sont des choses qui m'ont tourné dans la tête, j'ai essayé de briser ces barrières là, j'ai eu au départ un bac professionnel pour être fraiseur mouliste qui est un métier très honorable mais socialement on a voulu m'enfermer dans des métiers plus manuels. On parle de vouloir accompagner, professionnaliser, socialiser certains jeunes issus de milieu difficile ou populaire, mais ce qui est peut être intéressant c'est d'essayer de les éveiller à des métiers un peu nouveaux pour les motiver d'autant plus. J'ai une société de production dans l'audiovisuel que j'ai montée en début d'année. Avant cela j'avais un petit commerce, je suis parti de fraiseur mouliste à avoir aujourd'hui une société dans l'audiovisuel. Rien n'est gagné il y a encore du travail, j'ai déjà de bons résultats, j'ai produit des jeunes de Champigny-sur-Marne, le premier album que l'on a produit s'est classé quatre vingt sixième album du top album national, autofinancé à 100 %, on était lauréat Envie d'Agir 2008 c'était une belle satisfaction. Ce qui est important c'est de passer le pas parce qu'à force de regarder l'autre, on ne reste qu'à l'observer et il arrive un moment où il ne faut pas attendre toujours ou que l'on nous tende la main ou que l'on nous accompagne quand bien même ce serait préférable et envisageable mais pour certaines personnes ce n'est pas possible donc il faut foncer, il faut mettre les pieds devant. Comme disait Tahar, développer des liens sociaux différents de ce que l'on a pu connaître au départ sans jamais oublier d'où l'on vient parce qu'un arbre sans ses racines ne vaut plus grand chose.



De la formation du sujet aux démarches interdisciplinaires

Coopération et approche transversale interdisciplinaire

Préambule

Par Hugues Bazin

Complexité, transversalité, hybridation, multiplicité : la prise en compte des enjeux contemporains exige des formes alternatives en matière de culture, d'éducation populaire, d'économie. Le décroissement sectoriel passe par la mise en correspondance des approches sociales, artistiques et scientifiques. La recherche-action se place naturellement comme plate-forme de cette mise en correspondance.

Nicolas Guerrier, à travers sa propre expérience socioprofessionnelle, nous aide à aborder cette notion où la recherche-action se définit également comme une science de la complexité. C'est-à-dire le refus de la démarche analytique qui va séparer les individus et les pratiques pour analyser en autant de chapitres d'activité à laquelle s'oppose la démarche holistique, c'est-à-dire la nécessité un moment donné de prendre un ensemble sans séparer les éléments. Cela oblige continuellement de passer d'un élément à l'autre ce qui est une position assez inconfortable mais qui est la seule manière de traiter la réalité sociale en prenant en compte toutes les dimensions de la réalité humaine. Cette multidimensionalité, chaque individu l'intègre de manière cohérente, exposée ici à travers la notion de *Do It Yourself*. Ce refus de la sectorisation rejoint aussi le principe d'espaces intermédiaires, un processus de l'entre-deux qui pousse du milieu, comprendre à la fois dans le sens « qui émerge » et dans le sens « qui repousse les extrémités », les catégories professionnelles et sectorielles comme « artiste » et « travailleur social ». Les espaces qui provoquent des émergences et poussent ces frontières, nous les nommons autrement « espace interstitiel » et peut prendre la forme de lieux alternatifs d'expérimentation dans un parcours d'expérience. Par exemple, la relation amateur/professionnel, se place naturellement dans un espace intermédiaire qui pousse du milieu parce que l'on peut très bien vivre une expérience très riche où on se forge un certain nombre de compétences sans pour autant être catégorisé dans un champ professionnel et inversement on peut être dans un champ professionnel reconnu mais segmenté, enfermé sans arriver à produire des enjeux politiques, du sens. Alors, à côté du travail sur la complexité, partir des espaces est encore une autre façon de définir le processus de recherche-action.

Marc Lacreuse reprend cette idée d'espace, celui d'espace public susceptible de remettre ensemble tous les citoyens, constitutifs du corps social, face à la sectorisation territoriale et le cloisonnement des politiques publiques. Il existe en cela un processus profondément démocratique dans la recherche-action. A travers ces nouveaux espaces se créent les conditions d'élaboration de savoirs collectifs. Il invite dans ce sens à poursuivre le travail en réseau et les rencontres mettant en valeur les expérimentations par la recherche-action.

Daniel Le Scornet développe à travers l'expérience mutualiste une mise en correspondance entre les champs de l'économie, de l'art, de la science et du social. C'est une autre manière de combattre la rigidification de hyperspécialisations et de retrouver un sens historique du mouvement social avant que les différents supports de mobilisation collective (associatif, syndical, mutualistes, etc.) s'autonomisent, oubliant leur socle commun. Comment retrouver le sens de l'intérêt commun dans la prise en compte d'une totalité ? Il s'agit alors de systématiser les échanges, les transferts entre les différentes sphères de l'activité humaine. C'est là aussi une invitation à imaginer un autre rapport de l'individu au collectif qui provoque de nouvelles formes d'organisation pour changer les contenus. Le principe de laboratoire apparaît alors nécessaire pour nous aider à envisager des expérimentations et élaborer un outillage conceptuel en correspondance avec cette réalité.

Michel Liu prend le recul universitaire pour nous dire que la réalité sociale humaine est une et indivisible, elle n'est pas réductible à un espace interdisciplinaire et en cela l'interdisciplinarité n'est pas un cadre pertinent pour la recherche-action. Ce qui est une autre manière de parler de complexité. La recherche-action est toujours en évolution et il serait futile de la catégoriser puisqu'elle est de l'ordre de l'instituant, non de l'institué. Dans ce *work-in-progress*, l'enjeu est de taille, il s'agit de définir une nouvelle manière de développer la connaissance (épistémologie) et une nouvelle manière de penser l'action (praxéologie).



Coopération et approche transversale interdisciplinaire

Nicolas Guerrier

*Coordinateur du réseau recherche-action « espaces populaires »
Limousin*

Des lieux culturels autogérés modernes qui se retrouvent dans une philosophie « Do It Yourself » (fais-le toi-même, DIY), mettent en pratique l'idée d'aborder le quotidien de la vie de façon différente de la consommation.

Je ne considérais pas comme « dangereux » le fait d'arrêter de travailler pour me consacrer à ce qui me plaisait, il s'agissait plutôt d'une délivrance.

L'idée c'est de se réapproprier la démarche de recherche-action et d'être capable de l'appliquer dans son travail, ses loisirs et dans son environnement parce que nous ne sommes pas divisés entre artistes, salariés, chercheurs acteurs... Tout cela est cohérent au sein d'un individu. Il faudrait arriver à intégrer la démarche dans cette cohérence là.

Nous nous autoformons sans cesse à de nouvelles dimensions de l'organisation. Il y a me semble-t-il une sorte de multidimensionalité intéressante dans cette pratique.

Je vais faire d'emblée un retour bref sur mon parcours d'expérience puisque c'est de là que l'on part pour aborder ensuite des développements de recherche.

La recherche-action est arrivée à un tournant de ma vie qui était inévitable. Depuis que je suis jeune, je suis passionné par toutes les pratiques sportives culturelles et alternatives. Je pratique le BMX, je joue de la guitare dans différents groupes de hardcore et de punk rock. Ces groupes se produisent généralement dans des lieux que l'on appelle « alternatifs » mais qui plus simplement sont des lieux qui sont souvent autogérés (parfois connotés maladroitement « anarchistes »). Ces lieux culturels autogérés modernes qui se retrouvent dans une philosophie « Do It Yourself » (fais-le toi-même, DIY), mettent en pratique l'idée d'aborder le quotidien de la vie de façon différente de la consommation. Par exemple cela m'a amené à construire des meubles dans ma maison, à construire un local de répétition, à construire nos espaces de pratique pour le BMX, dans une logique de ré-appropriation de l'environnement.

Parallèlement à cela, j'ai fait des études, j'ai suivi un parcours universitaire assez classique, sans but professionnel derrière. J'ai étudié le droit et l'économie sans compter trouver un travail dans ce domaine là, simplement parce que ces études m'intéressaient. Il est arrivé un jour où je me suis retrouvé dans l'obligation de travailler au sortir de l'université, et cette formation m'a amené à faire un boulot administratif avec des responsabilités, or, j'étais complètement en contradiction avec les pratiques DIY qui m'animaient vraiment. En ce sens, le tournant (ou le clash) était comme je le disais au début, inévitable.

Alors, il a fallu que je fasse un choix, je fais partie des gens dont Bernadette parlait ce matin, qui font des choix « dangereux » dans la vie. Je ne considérais pas comme « dangereux » le fait d'arrêter de travailler pour me consacrer à ce qui me plaisait, il s'agissait plutôt d'une délivrance. Le côté financier de la vie et la pression sociale nous poussent à angoisser à l'idée d'un avenir sans argent, puis avec le temps on se rend compte que la précarité à certaines vertus, elle permet de développer un petit côté débrouillard créatif qui n'est pas totalement inutile.

Je souffrais vraiment de cette dichotomie entre le travail et mes pratiques culturelles, donc j'ai arrêté de travailler. Du coup, j'ai eu envie d'écrire sur ces pratiques qui me passionnent. Alors, c'est dans ce cadre personnel et dans le contexte local Tulliste expliqué précédemment par Bernadette, que l'on a rencontré Hugues et que l'on a travaillé avec d'autres gens pour créer

un collectif de recherche-action sur Tulle. Aujourd'hui j'ai l'étiquette de coordinateur de ce collectif. En ce moment je suis payé pour l'aider à produire, pour l'aider à écrire, l'aider à se réapproprier ses propres problématiques, autant individuelles que collectives, mais ça ne va pas durer comme le dit Bernadette au regard de l'état des finances publiques.

Ce travail je le faisais en tant que membre du collectif avant, aujourd'hui j'ai une opportunité pour avoir un revenu, mais c'est effectivement aléatoire, donc je devrais continuer bénévolement par la suite, et ce sera certainement très bien comme ça.

Ce matin, on disait qu'on avait beaucoup pratiqué le « moi je » mais que ce n'était pas du tout un problème parce que l'on part tous de là. Seulement, le souci que l'on connaît au niveau du réseau c'est une difficulté à dégager des problématiques de travail, à s'organiser collectivement, à constituer nos méthodologies, pour arriver à écrire, produire une logique de transformation, et d'expérimentation sur le terrain. L'idée c'est de se réapproprier la démarche de recherche-action et d'être capable de l'appliquer dans son travail, ses loisirs et dans son environnement parce que nous ne sommes pas divisés entre artistes, salariés, chercheurs acteurs... Tout cela est cohérent au sein d'un individu. Il faudrait arriver à intégrer la démarche dans cette cohérence là. Donc le récit sur le parcours d'expérience commence à être maîtrisé par les gens du réseau, et c'est plutôt bien, il reste encore à développer les problématiques de recherche. Je vais tenter ici de m'y atteler et de vous laisser ensuite réagir pour qu'on avance.

Concernant l'interdisciplinarité, je vais essayer de faire un parallèle par rapport à une expérience. C'est l'expérience d'organisation de concerts réguliers, avec des amis en Corrèze dans une petite salle de village, dans une atmosphère DIY. On établit souvent un lien et des comparaisons avec les professionnels du spectacle qui ont tous des fonctions réparties.

Il y a dans le milieu professionnel un infographiste qui s'occupe de faire les visuels de communication, un programmeur qui est chargé de la programmation, un directeur chargé des ressources humaines et de l'administration de la structure, une personne qui s'occupe des relations publiques... Autant de fonctions séparées qui nous étonne souvent. Car cette division nous ne la connaissons pas du tout dans nos pratiques d'organisation de concerts, puisque celui qui fait les flyers est le même que celui qui va coller les affiches dans la rue, qui fait la sonorisation du concert, qui s'occupe de l'aspect technique ou qui fait la cuisine pour les soixante personnes



Coopération et approche transversale interdisciplinaire

Nicolas Guerrier

Chacun protège sa parcelle exclusive, ses domaines de savoir, ses domaines de compétences, dans l'idée qu'on est plus efficace quand on est spécialisé. Je parle de « crise de sens ».

La multi dimensionalité (la capacité de pouvoir jongler sur divers tableaux) me paraît intéressante, parce que c'est un moyen de garder

Beaucoup de professionnels cloisonnés dans leurs fonctions refusent le sens politique de leur travail, pour se concentrer sur la technique.

Il y a plusieurs façons en recherche-action d'être amené à une réflexion, on peut d'abord partir du parcours et en analyser les moments clefs, les nœuds, pour en dégager ensuite des réflexions problématisées et généralisables. On doit pouvoir aussi parfois partir d'une problématique donnée (qu'on n'a pas forcément encore explicité dans son parcours) et se servir de cette problématique pour éclairer le parcours avec un angle nouveau

de l'organisation le soir du concert. Les fonctions tournent, et il est admis qu'elles n'appartiennent à personne, nous nous autoformons sans cesse à de nouvelles dimensions de l'organisation.

Il y a me semble-t-il une sorte de multidimensionalité intéressante dans cette pratique, qu'il faut interroger. Si je la trouve très intéressante, c'est parce qu'elle paraît être un des éléments qui permet de mieux comprendre et résister à la crise de sens que connaît le monde du spectacle aujourd'hui.

Nous pouvons tous prendre localement l'exemple de structures culturelles spécialisées comme les Salles des Musiques Actuelles, les Centres Culturels Municipaux, les entreprises du spectacle tels que les tourneurs, les managers. Ces structures aujourd'hui se sentent perdre le sens de leur action et ceci de manière explicite. Elles emploient des salariés compétents, chacun occupé par des tâches respectives qui ne sont pas forcément imbriquées les unes dans les autres. Chacun protège sa parcelle exclusive, ses domaines de savoir, ses domaines de compétences, dans l'idée qu'on est plus efficace quand on est spécialisé. Je parle de « crise de sens » dans des salles issues du mouvement rock and roll, quand des salariés ne portent pas ce mouvement rock and roll en eux, car ils sont confortés dans une logique de spécialité par rapport à leur tâche quotidienne, au point d'en oublier le mouvement d'où ils venaient. Ainsi ils perdent de vue le sens de leur action.

Il est compréhensible qu'ils ne désirent pas se cloisonner à ce mouvement, et ce serait même souhaitable qu'ils s'en dégagent car cela voudrait dire que l'émancipation individuelle prendrait le pas sur une attitude affinitaire dictée d'en haut. Mais la spécialité de leur tâche les emprisonne dans une technicité, et leur ôte la créativité nécessaire pour se mettre eux-mêmes en mouvement, pour redonner du sens, par l'imagination, le rêve, l'envie...

Souvent cet exemple me fait penser aux employés des usines Taylorisées où l'ouvrier qui est spécialisé dans sa tâche, sur sa machine, est très performant sur ce qu'il fait. Il réalise des gestes millimétrés et efficaces, mais il ne sait pas à quoi sert sa machine dans le processus global de production et parfois il n'a même pas l'idée de la teneur du produit final et des dangers qu'il y a derrière.

Je retrouve sensiblement cela dans le monde du spectacle professionnel, c'est pour cela que la multi dimensionalité (la capacité de pouvoir jongler sur divers tableaux) me paraît intéressante, parce que c'est un moyen de garder notre cohérence qui a du sens.

Je ne pense pas que l'interdisciplinarité soit une solution à la crise du monde du spectacle spécialisé, car cette crise est beaucoup plus compliquée que cela, il y a d'autres enjeux comme le rôle de l'internet dans la culture musicale, la difficulté d'élaborer un statut juridique de l'amateur (qui subit une présomption légale de salariat), la rentabilité du mainstream et le recul de l'aide publique (...)

Cependant, dans le vécu, je pense que le fait de jouer sur plusieurs tableaux, et dimensions, en vivant une certaine cohérence liée à son propre processus de construction, est une richesse qui montre sa pertinence. Organiser un concert pour passer un bon moment, pour voir de la musique que l'on aime, pour rencontrer des gens, pour expérimenter ; est parfois un acte subversif. C'est souvent un acte revendicatif, qui trouve un sens dans une dimension politique de l'action. Or, beaucoup de professionnels cloisonnés dans leurs fonctions refusent le sens politique de leur travail, pour se concentrer sur la technique. Pourtant, paradoxalement, ces spécialistes sont parfois employés par une structure publique (ccm) ou para-publique (smac) qui sont subventionnées, car d'intérêt général, donc qui portent en elles de vraies questions politiques. Quand bien même il s'agirait d'entrepreneurs privés (tour managers...), la question de la rentabilité souvent contradictoire avec la place de la passion à l'origine de la création d'entreprise, se pose tout autant, et ceci est une vraie question politique.

Il me semble qu'il y a plusieurs façons en recherche-action d'être amené à une réflexion, on peut d'abord partir du parcours et en analyser les moments clefs, les nœuds, pour en dégager ensuite des réflexions problématisées et généralisables.

On doit pouvoir aussi parfois partir d'une problématique donnée (qu'on n'a pas forcément encore explicité dans son parcours) et se servir de cette problématique pour éclairer le parcours avec un angle nouveau, et ainsi se poser en décalage, ou prendre du recul. C'est ce que je fais ici avec l'interdisciplinarité, j'en prends le thème et ensuite je m'en sers pour analyser le parcours sous cet éclairage, cela permet de préciser cette notion et de lui donner la définition réappropriée. Je n'ai pas une définition à vous donner qui pourrait se trouver dans le dictionnaire, j'ai simplement un vécu que j'essaie de mettre en lumière avec l'intuition que j'ai de cette notion là.

C'est pourquoi au regard des parcours que j'ai pu croiser en atelier de recherche-action, j'ai eu envie de faire évoluer cette notion, car dans l'interdisciplinarité on conserve l'idée de discipline, donc de



Coopération et approche transversale interdisciplinaire

Nicolas Guerrier

J'ai simplement un vécu que j'essaie de mettre en lumière avec l'intuition que j'ai de cette notion là.

J'ai envie de faire évoluer la notion d'interdisciplinarité, vers la notion de transdisciplinarité, qui met en avant l'idée que les frontières sont traversées régulièrement sans être ressenties, dans une cohérence assez naturelle et porteuse de sens, qui transcende les clivages.

La recherche-action est une démarche qui aide à mettre des mots sur le flou de sa propre construction, à expliciter le processus et qui permet de se comprendre mieux. Quand on se comprend mieux, il est plus facile de se faire comprendre, donc de construire une parole.

Éviter de poser la question du parcours d'expérience des acteurs et faire appel aux experts extérieurs sont des raccourcis caractéristiques d'une société dictée par la vitesse, l'efficacité et l'efficacité, qui ne fait qu'effleurer, alors que le problème au fond est colossal.

frontières. Or, quand on se retrouve dans des actions à jouer sur plusieurs tableaux, jusqu'à en faire un travail de recherche, au-delà d'une vision multidimensionnelle de l'organisation de concerts, on ne ressent pas nécessairement la réalité de ces frontières. Les entretiens sur les parcours d'expérience montrent une cohérence qui floue ces disciplines.

La notion d'interdisciplinarité m'évoque un parcours marqué par des frontières entre les disciplines, par des mondes sujets aux clivages, entre lesquels nous passerions en changeant de casquette à la douane. Le fait d'être « multi casquettes » est parfois une réalité qui émane des entretiens sur les parcours, mais c'est vraisemblablement une réalité soumise à rupture à un moment donné. Pourrait-on être longtemps plusieurs individus à la fois ? Être durablement divisés selon nos différentes spécialités ? C'est ce que la pression sociale, le monde professionnel spécialisé et les études nous poussent à être, mais naturellement il me semble qu'on est plutôt « un ».

C'est pour cette raison que j'ai envie de faire évoluer la notion d'interdisciplinarité, vers la notion de transdisciplinarité, qui met en avant l'idée que les frontières sont traversées régulièrement sans être ressenties, dans une cohérence assez naturelle et porteuse de sens, qui transcende les clivages.

Jouer sur plusieurs tableaux, être dans un aspect multidimensionnel, c'est parfois se situer sur la frontière, sans la ressentir, ce qui peut parfois être perçu ou vécu comme flou. Ainsi pour pouvoir vivre cette cohérence, la faciliter, je crois que la recherche-action est une démarche qui aide à mettre des mots sur le flou de sa propre construction, à expliciter le processus et qui permet de se comprendre mieux. Quand on se comprend mieux, il est plus facile de se faire comprendre, donc de construire une parole.

Ce matin nous parlions du risque d'arrêter de travailler, or la recherche-action en facilitant la compréhension de son processus de construction, aide à clarifier et à assumer ses positionnements. Je dirais même que c'est un atout pour résister à la pression sociale du revenu, du « gagne-pain » et des questions récurrentes du type « qu'est-ce que tu fais dans la vie ? », « comment tu gagnes ta vie ? ». Pour assumer et toucher cette complexité, la recherche-action est une aide personnelle mais aussi une aide à la production, une aide à l'écriture, une aide au partage des expériences (ce qu'on fait aujourd'hui), des réflexions, des connaissances.

Il y a déjà un élément de réponse, par rapport à la perte de sens au niveau des

milieux spécialisés. Cette capacité à jouer sur plusieurs tableaux et de suivre une démarche de recherche-action fait qu'on se pose la question du sens d'une manière qui me semble appropriée aux enjeux de société aujourd'hui.

Si on repart du lieu du spectacle spécialisé, qui se pose la question du sens de son action, on se rend compte que la manière dont il procède pour y répondre est foncièrement marquée par l'esprit de discipline, l'action spécialisée et le savoir cloisonné. Ainsi les solutions trouvées sont de mauvaises solutions, se sont des solutions qui ne répondent pas à la quête de sens, car la tournure des questions à la base est déjà trop orientée par le problème que ces questions sont sensées résoudre. Éviter de poser la question du parcours d'expérience des acteurs et faire appel aux experts extérieurs sont des raccourcis caractéristiques d'une société dictée par la vitesse, l'efficacité et l'efficacité, qui ne fait qu'effleurer, alors que le problème au fond est colossal.

La recherche-action en repartant du parcours, en émettant l'hypothèse que chacun est le mieux placé pour écrire sur sa culture, offre une possibilité d'analyse en tout point différente du cloisonnement des disciplines et des savoirs. En cela il y a là une démarche qui me semble être adaptée aux enjeux de société actuels. Elle ne donne pas des réponses toutes faites, mais elle accompagne l'acteur dans une construction cohérente et émancipatrice.



Coopération et approche transversale interdisciplinaire

Marc Lacreuse

Co-fondateur du collectif national
« Éducation populaire
& Transformation sociale
(www.mille-et-une-vagues.org/ocr)

Faites attention parce qu'on va supprimer un certain nombre de mots de votre vocabulaire pour que vous ne puissiez plus penser la situation dans laquelle vous êtes : exploitation, peuple, populaire, aliénation, classes sociales...

La recherche-action était une démarche qui permettait à beaucoup d'individus de se repositionner dans une complexité et une opacité envahissante par rapport à la société. C'est très important, parce que l'individu est confronté à d'autres, parce qu'il y travaille avec d'autres, que l'on a besoin aujourd'hui de remettre ensemble tous ces citoyens, constitutifs du corps social, et que des décennies de politiques publiques ont cloisonné, morcelé, divisé...

Ces nouveaux espaces créent les conditions d'élaboration de savoirs collectifs nouveaux, par les citoyens eux-mêmes...

Ce type d'atelier devrait trouver des prolongements parce qu'il y a une multitude de questions, soulevées depuis ce matin, qui mériteraient toutes des développements très conséquents. Trop de colloques ne font qu'effleurer les questions posées avant de « passer à autre chose ». J'invite donc cordialement Hugues Bazin à donner des suites à ces travaux pour l'avenir...

Ce qui me frappe en premier lieu, c'est que, même si le mot n'a été prononcé qu'une seule fois ce matin, beaucoup d'interventions et de préoccupations pointent directement le déficit de démocratie dans lequel notre société se trouve. Je veux parler de la démocratie délégataire, dont les formes et les procédures essentielles n'ont pas évolué depuis la Révolution de 1789, alors que la question de leurs émancipations est de toute première urgence tant l'on peut constater que cette démocratie-là est en crise et ne suffit plus pour « faire société », pour faire du vivre ensemble...

Marcuse nous avait dit en 68 : faites attention parce qu'on va supprimer un certain nombre de mots de votre vocabulaire pour que vous ne puissiez plus penser la situation dans laquelle vous êtes : exploitation, peuple, populaire, aliénation, classes sociales... Le mot démocratie est-il en passe de devenir non pas un mot interdit, mais un mot vidé de son sens ? C'est une bonne question d'éducation... populaire, justement !

Je ne vais pas jusqu'à dire que nos démocraties n'en sont plus, que le marché les aurait étouffées, paralysées, mais qu'à tout le moins la démocratie actuelle a besoin d'être puissamment revisitée, interpellée, en vue de son émancipation au centre de laquelle la question de la place des citoyens est devenue incontournable, cruciale...

Par rapport à la relation entre culture et social : j'ai été il n'y a pas très longtemps invité à une réunion qu'un préfet avait organisée parce qu'il a voulu faire un bilan des politiques de la ville... Pour ce faire il a invité dans une même salle des professionnels de la culture et des professionnels de l'action sociale.

Le drame pour ce préfet c'est que lorsqu'il a demandé à chacun d'exprimer quelles étaient les actions auxquelles les uns et les autres avaient été associés, je n'ai jamais vu un tel silence se produire dans une salle ! Ce préfet a constaté l'incommunicabilité qu'il y avait entre les langages, les cultures mises en présence entre les gens dits de l'action sociale et les gens dits de la culture.

Cela m'a paru suffisamment effrayant pour faire un rapport immédiat avec ce à quoi je m'intéresse par ailleurs en tant que citoyen

d'abord et professionnel ensuite, à savoir le concept d'éducation populaire et les procédures de recherches-actions qui lui sont attachées...

Par rapport à ce que j'ai entendu, on a vérifié plusieurs fois que la recherche-action était une démarche qui permettait à beaucoup d'individus de se repositionner dans une complexité et une opacité envahissante par rapport à la société. C'est très important que ça permette cela déjà et que l'individu puisse comprendre, parce qu'il y est confronté à d'autres, parce qu'il y travaille avec d'autres, que l'on a besoin aujourd'hui de remettre ensemble tous ces citoyens, constitutifs du corps social, et que des décennies de politiques publiques ont cloisonné, morcelé, divisé... Important également que de nouveaux lieux existent pour diffuser des savoirs de plus en plus réservés à des élites. C'est ce que tentent les universités populaires d'ailleurs, avec un succès grandissant. Mais ce qui est encore plus important à mes yeux c'est que ces nouveaux espaces créent les conditions d'élaboration de savoirs collectifs nouveaux, par les citoyens eux-mêmes... Cette manière de résister aux politiques de renouement auxquelles on essaie de nous soumettre de mille manières quotidiennement est à mon sens promise à un bel avenir, si l'on veut bien accepter l'idée que l'histoire de l'émancipation humaine n'est pas terminée, et qu'une société purement financiarisée ne peut constituer un horizon indépassable...

Complémentaire à ce qui a été dit, je souligne le fait qu'il serait très important que quelqu'un prenne l'initiative dans la période actuelle, de l'organisation d'une vaste université nationale des recherches-actions qui se tentent dans ce pays ! Elles existent et sont souvent foisonnantes, mais elles sont rarement mises en avant et promues : or elles sont, pour beaucoup d'entre elles, des foyers très concrets où sans doute s'inventent ces nouvelles formes du « vivre ensemble » dont notre société a tant besoin... Je propose que cette université nationale des recherches-actions se tienne ici même, à l'Injep, par exemple, à l'été 2009... Ce serait également un bel acte de résistance face au démantèlement de ce lieu et des politiques nationales de la jeunesse et de l'éducation populaire, non ?

Ces savoirs collectifs qui sont en effet en train de se constituer, ici et là, depuis longtemps, autour de centaines de collectifs et de milliers d'associations, ne serait-il pas temps d'en montrer la dimension politique, au sens noble du terme ?

Ils ne sont pas simplement une manière de s'adapter à une société, ni une manière de mieux comprendre la société, ils sont aussi



Coopération et approche transversale interdisciplinaire

Marc Lacreuse

Imaginons ce que ça pourrait vouloir dire que de remettre ensemble, dans un quartier, dans une ville, dans une zone rurale, des gens dont les statuts très différents les uns des autres (c'est-à-dire vieux, jeunes, patrons, ouvriers, syndicalistes, enseignants, enseignants, mères de famille, enfants),

En créant de nouvelles formes de démocratie délibérative citoyenne, les recherches-actions permettent au contraire aux élus du suffrage universel d'avoir à leurs côtés des citoyens actifs, intervenants, concernés.

Amorcer des évaluations partenariales, c'est-à-dire des évaluations qui associeraient le citoyen dans l'examen critique de ces politiques publiques. Il y a là un gisement formidable pour expérimenter de nouvelles formes de démocratie locale

une manière de dire que l'on peut vivre autrement une organisation de société : plus coopérative, plus démocratique, plus libre... .

En référence à l'Agora grecque où tout les athéniens reconnus comme citoyens se retrouvaient pour édifier la Cité, imaginons ce que ça pourrait vouloir dire que de remettre ensemble, dans un quartier, dans une ville, dans une zone rurale, des gens dont les statuts très différents les uns des autres (c'est-à-dire vieux, jeunes, patrons, ouvriers, syndicalistes, enseignants, enseignants, mères de famille, enfants), fait qu'ils ne sont plus que très rarement associés ? Et que ces citoyens soient mis en position de non seulement donner leurs avis sur la chose publique, mais également de pouvoir influencer sur les politiques publiques, leurs expertises et leurs évaluations ?

Non seulement la reconnaissance publique de ce qui se joue du côté des dynamiques de recherche-action dont vous témoignez ici n'en ferait pas des obstacles à la vie sociale, mais elle la renforcerait. En créant de nouvelles formes de démocratie délibérative citoyenne, les recherches-actions permettent au contraire aux élus du suffrage universel d'avoir à leurs côtés des citoyens actifs, intervenants, concernés.

Parlons des politiques publiques et de leur évaluation réelle. C'est une question d'importance, en pleine crise de la financiarisation privatisée ! Les armoires de nos collectivités publiques et de nos institutions sont remplies de bilans purement techniques, chiffrés, fabriqués par la technocratie, et tous les étages des diverses hiérarchies concernées.

Lorsque l'on suggère, ce que j'ai tenté en plusieurs endroits, d'amorcer des évaluations partenariales, c'est-à-dire des évaluations qui associeraient le citoyen dans l'examen critique de ces politiques publiques, sachez bien que ce type de préoccupation est à des milliers d'années lumières du fonctionnement concret de ces mêmes collectivités, de ces institutions, tout du moins de leurs appareils administratifs... Il y a là un gisement formidable pour expérimenter de nouvelles formes de démocratie locale : les procédures de recherche-action y joueraient sans nul doute un rôle majeur...



Coopération et approche transversale interdisciplinaire

Daniel Le Scornet

Ancien président des mutuelles de France, animateur de la Fraternelle de recherches et de propositions à la Maison des Métallos (Paris)

On voit bien qu'il y a une interdépendance généralisée entre toutes les pratiques humaines et que pour retrouver de l'efficacité il faut évidemment s'occuper de l'autre.

Les acteurs sociaux rigidifient eux-mêmes les spécialisations et les hyperspécialisations tout en demandant à la puissance publique de faire l'impossible synthèse, les yeux tournés vers l'État, ne s'autorisant pas eux-mêmes à se mettre en danger

J'ai une formation de chimiste, de chercheur en chimie organique, de mélange des corps pour former un corps jusqu'alors inconnu. En même temps, avec la guerre d'Algérie puis celle du Viêt Nam je me suis forgé un parcours mêlant engagement syndical, tiers-mondiste, politique. Dès avant 1968 j'ai participé à l'autonomisation, au sein de la CGT, d'un syndicalisme anti corporatiste et anti hiérarchique.

J'ai profité d'une démographie favorable à la jeunesse, de la massification d'une éducation secondaire alors assez homogène, donnant à notre groupe d'âge une masse critique quantitative et qualitative très favorable à une remise en cause transverse des corporatismes et paternalismes qui sectorisaient et hiérarchisaient fortement la société.

Avec 1968 et après j'ai eu la possibilité de diriger de grandes grèves portant tout à la fois sur la finalité même des recherches développées dans des grands groupes pharmaceutiques, que sur l'organisation hiérarchisée, cloisonnée du travail.

C'est assez naturellement que confronté à un non-débouché sur le champ politique de cette pulsion sociétale, ayant acquis des compétences dans et hors entreprise j'ai volontairement quitté « la » carrière (aussi bien industrielle que syndicale et politique) pour rejoindre une « petite » forme - quand on voyait ce que représentaient les « grandes » formes industrielles, syndicales et politiques de l'époque ! - de nature autogestionnaire : la mutualité.

Ce choix, réalisé contre mes mentors de l'époque, représentait pourtant, pour moi, une poursuite de ma professionnalisation et de mon autonomisation, à l'opposé du cliché, du pas de côté « soixante-huitard », une recherche (recherche-action ?) théorique pratique de la poursuite du passage d'une forme dans une autre, d'une alchimie des corps composés historiquement.

Il me semble, toutes conditions historiques et démographiques différentes, qu'il y a une certaine homologation avec les « pas de côté » et avec la méthode (recherche-action ?) d'un certain nombre d'acteurs qui s'expriment aujourd'hui et jouent des interstices et des marges pour rester au centre (au fil) de leurs vies tout en continuant, en construisant leur champ, notamment sous une forme plus transverse, plus polyphonique, de se « professionnaliser ».

On voit bien qu'il y a une interdépendance généralisée entre toutes les pratiques humaines et que pour retrouver de l'efficacité il faut évidemment s'occuper de l'autre (y compris des autres de soi-même), mais ne pas seulement s'en occuper de façon charitable ou même tendre, mais qu'il faut littéralement entrer dans le champ de l'autre.

Vous avez tout un tas de formes qui se sont autonomisées, la forme syndicale, la forme politique, la forme coopérative, la forme mutualiste. Ceci au lieu qu'il y ait eu autonomisation des acteurs et capacité pour eux de jouer sans à priori, de façon libre et détachée, avec chacune d'entre elles au gré des opportunités et des circonstances.

De ce fait les interdépendances n'ont plus lieu et je trouve que les acteurs sociaux rigidifient eux-mêmes les spécialisations et les hyperspécialisations tout en demandant à la puissance publique de faire l'impossible synthèse, les yeux tournés vers l'État, ne s'autorisant pas eux-mêmes à se mettre en danger (il semble que la mise en danger personnelle est incontournable) sur leur propre fonction « mono champ ».

Il n'y a guère de chances en se crispant sur ces postures de casser l'imaginaire démocratique très pyramidal de 1789 qui pourtant ne fonctionne plus même s'il fonctionne encore.

Notre travail à nous, à la « Fraternelle », qui passe par une nouvelle prise de risque, à un nouveau « pas de côté » personnel, passant par un départ volontaire d'une fonction dominante dans son champ mais dominée dans le champ politique et social, est de prendre au sérieux la question de la mutualisation, quitte à devoir, pour le faire, s'extérioriser un peu de la forme mutualiste compassée actuelle.

La situation s'y prête parce qu'il y a une tendance endogène de tous les champs à mutualiser leurs moyens et leurs compétences, voir à frotter les frontières et même à les casser, entre champs. Ce que semble-t-il vous faites, du moins en partie, en votre intimité même.

Et puis il y a une tendance exogène, une véritable injonction à la mutualisation de chaque champ au nom des économies d'échelles et de la sélection disparition des plus faibles, des trop nombreux. « Il faut mutualiser ! », mais malheur aux isolés, à ceux qui n'auront pas la taille critique.

C'est dire si une mutualisation qui ferait l'économie de la forme mutuelle, de son armature et de ses tournures démocratiques, qui éviterait l'asymétrie des inégalités les plus fortes et la participation potentielle de toute la population, dans tous ses états, à tous les âges de la vie et dans toutes ses cultures se tournerait contre elle-même.

On lance donc prioritairement des études dans l'action (recherche-action ?) pour aller voir ce qu'est réellement l'échange mutuel, cette égalité dans et par l'inégalité.



De la formation du sujet aux démarches interdisciplinaires

Coopération et approche transversale interdisciplinaire

Daniel Le Scornet

On essaie de voir comment le champ artistique, le champ scientifique, le champ social qui sont extraordinairement cloisonnés, compacts sur eux-mêmes, même s'il y a de tout temps des porosités, peuvent systématiser leurs échanges, leurs transferts et non la simple transposition de connaissances, de savoirs, de changements de paradigmes.

Et cette intervention esthétique dans le champ du social n'est-elle pas une condition impérieuse pour trouver une nouvelle socialisation des artistes, pour que l'évolution d'ensemble du travail trouve ses formes, libère pour tous les libertés de création nécessaire à de nouvelles phases de productivités, à de nouvelles finalités ?

La « Fraternelle » veut mettre en réseau ou réamorcer des « laboratoires » de recherches (recherche-action ?) et de propositions sur une large panoplie d'expérimentations, et même d'expériences, qui, à leurs époques ont marqué le mouvement social

On essaie de voir comment le champ artistique, le champ scientifique, le champ social qui sont extraordinairement cloisonnés, compacts sur eux-mêmes, même s'il y a de tout temps des porosités, ce n'est pas nous qui avons inventé la complexité !-peuvent systématiser leurs échanges, leurs transferts et non la simple transposition de connaissances, de savoirs, de changements de paradigmes.

Certes il y a une recherche de transversalité qui va vite devenir mode, qui va effectivement combattre les résistances sectorielles s'isolant elles-mêmes du type « sauvons la recherche » ; « sauvons la culture » ; « sauvons le social ». (cf. : l'Appel des appels)

On voit très bien qu'on est au bout de la sectorisation, de la méconnaissance mutuelle, mais que la simple juxtaposition des champs ne suffit pas, et pas même la découverte de leurs homologues flagrantes d'évolution).

Toute chose étant inégale par ailleurs il y a aussi l'égalité dans ces inégalités. Chaque champ se pensant tellement exceptionnel il y a difficulté à mutualiser la même évolution des champs et leur peur commune à la dé-hiérarchisation des rôles et des fonctions en chacun d'entre eux, à la possibilité d'utiliser un champ pour un autre etc.

Qu'est ce que disent les artistes sur les grandes formes sociales par exemple ? Quels sont les nouveaux découpages et les nouveaux collages possibles, plus esthétiques et plus éthiques, quelles nouvelles formes devraient se tenter à ce moment de modifications anthropologiques majeures, à ce moment ou d'autres possibilités d'être, humain, se profilent ?

Et cette intervention esthétique dans le champ du social n'est-elle pas une condition impérieuse pour trouver une nouvelle socialisation des artistes, pour que l'évolution d'ensemble du travail trouve ses formes, libère pour tous les libertés de création nécessaire à de nouvelles phases de productivités, à de nouvelles finalités ?

Ces segmentations, ces hiérarchisations internes et externes aux différents champs, aux différents genres, aux différents âges sont d'autant plus pitoyables dans leurs conservatismes que de nombreuses expériences de non-séparations, de coopérations ont souvent réussi dans l'histoire humaine sans jamais pouvoir être analysées vraiment, réduites à des expérimentations chanceuses, taillées en pièce par leurs propres réussites momentanées et isolées, victimes de leur entropie.

Je pense que l'histoire de la complexité fait que beaucoup est « déjà là », que la fonction prophétique du passé (Glissant) « non passé » n'est pas perçue, ni retravaillée.

C'est la raison pour laquelle la « Fraternelle » veut mettre en réseau ou réamorcer des « laboratoires » de recherches (recherche-action ?) et de propositions sur une large panoplie d'expérimentations, et même d'expériences, qui, à leurs époques ont marqué le mouvement social (de véritables totems) et les professionnalisations de façon extrêmement positive, réussie.

Expériences qui pour autant n'ont pas pu ou même voulu, se généraliser, se sont enfouies, sclérosées, parfois ont été véritablement combattues par la pensée conservatrice dominante du mouvement social du moment, plus ou moins éradiquées de force ou, tout simplement continuent à se dérouler à très bas bruits en France et dans le monde, sous un mode souvent étioilé.

Ainsi accueillons-nous le labo issu de la pédagogie Freinet, réactivons-nous celui sur la médecine pluridisciplinaire insérée dans un mouvement social, cherchons à initier une résurgence de l'antipsychiatrie... et, pourquoi pas un labo de la recherche-action elle-même !

Ceci non dans un but muséal mais pour éprouver ces savoirs expérientiels au cadre et aux recherches académiques de notre temps afin de se les adjoindre et de les subvertir tout à la fois sans avoir à repartir sans cesse de zéro, sans pour autant rabâcher. L'idée d'un « labo » de labos de ce type même « virtuel », n'est pas stupide pour justement mêler les temporalités, travailler sur un transverse complexe, lui aussi transversal sur l'axe de la temporalité.

Dans mon parcours ce n'est pas seulement les valeurs et les techniques de la mutualisation qui m'inspirent mais la somme d'occasions, d'opportunités gâchées par méconnaissances mutuelles et volontés hiérarchiques bornées entre les différents types d'organisations, par sectorisations trop courtes de la pensée. En fait c'est ce gâchis qui m'a inscrit plus encore dans la forme mutuelle et dans le désir (recherche-action) d'approfondir les caractéristiques singulières et universelles de l'échange mutuel !

Construire une scène de recherches et de propositions suffisamment denses et suffisamment profondes pour permettre aux acteurs, à tous les acteurs, y compris les moins spécialisés d'entre eux, les femmes et hommes « sans qualités », les populations et pas seulement tels ou tels segments de publics de pouvoir se mouvoir de façon plastique d'un champ à un autre, d'échanger les rôles et les fonctions, de les faire rocker, de permettre aux plus exclus d'informer eux-mêmes les systèmes complexes qui les informent. Qui sinon sont incapables de se décentrer, d'agir sur les principaux facteurs de risques et de coûts, de sortir d'une vision pédagogique,



De la formation du sujet aux démarches interdisciplinaires

Coopération et approche transversale interdisciplinaire

Daniel Le Scornet

Permettre aux acteurs, à tous les acteurs, y compris les moins spécialisés d'entre eux, les femmes et hommes « sans qualités », les populations et pas seulement tels ou tels segments de publics de pouvoir se mouvoir de façon plastique d'un champ à un autre, d'échanger les rôles et les fonctions, de permettre aux plus exclus d'informer eux-mêmes les systèmes complexes qui les informent.

sans nouvelles formes il n'y aura pas de nouveaux contenus.

La capacité à faire le lien entre champs, de mutualiser des géométries dans l'espace, de mettre en tension des formes et des volumes porteurs de vocabulaires hétérogènes s'élabore dans la trajectoire même.

Voyez comme il est difficile en tant qu'individu, certes, bien sûr, il y a toujours eu des transfuges, mais en tant que champ d'aller mettre les pieds dans le plat de l'autre !

descendante, de l'éducation populaire, d'imaginer des systèmes sans centres, où tous les acteurs ont une position de stratégies.

C'est là qu'on peut affirmer, comme cela semble pourtant déjà connu sur chacun des champs pris séparément, que sans nouvelles formes il n'y aura pas de nouveaux contenus. Que les avancées, non insignifiantes, vers des démocraties plus décentralisées, plus participatives, sont bien loin d'épuiser le sujet d'une nouvelle figure de la démocratie considérant vraiment l'aspect non figé et non cloisonné des rôles et des fonctions, de l'aléatoire et de la trajectoire des principes de l'organisation contemporaine, du passé non passé un de ses réservoirs.

Comment passer d'une position A à une position B, s'il n'y a pas dans des coins de l'espace et du temps déjà du A dans le B (du passé dans le présent/futur) et du B dans le A (du présent/futur dans le passé) même si ce n'est pas dans le champ dans lequel on s'active ?

Et si de façon volontaire, avec sa part de ludique et d'aventure, on n'a pas la générosité d'y aller voir et d'y aller s'y faire voir ? Si on ne se dégage pas de la peur de soutenir, et pas seulement, dans le meilleur des cas, de tolérer, dans un temps et avec une publicité suffisante, les positions et les propositions de l'autre, les hypothèses multiples et les ouvertures que chaque situation fait naître sans cesse.

L'imaginaire est très peuplé si on considère que toute la panoplie de l'espace et du temps est, sans hiérarchies convenues, à la disposition du jeu, du je/nous. La capacité à faire le lien entre champs, de mutualiser des géométries dans l'espace, d'équilibrer les moments les plus déhanchés, d'unifier de l'éclectique, de mettre en tension des formes et des volumes porteurs de vocabulaires hétérogènes s'élabore dans la trajectoire même, dans la traversée volontairement choisie ou aléatoirement trouvée de ne pas se mouvoir dans un seul champ. C'est un art de la « glisse » qui favorise la tendance à la coopération de formes qui maintenant se méconnaissent et par conséquent se méprisent.

Mais la conjoncture actuelle et à venir, du fait de la montée irrépressible des interdépendances, demande déjà, et va demander plus encore, ces compétences et leurs professionnalisations. Elles sont en outre les plus en phase avec les demandes sociétales, les plus en phase avec les nouvelles technologies et les habitudes des nouvelles générations.

Certes ces parcours non académiques se heurtent et vont se heurter à la gélatine épaisse de formes figées qui perdurent

même une fois que leurs configurations, leurs clôtures sur elles-mêmes n'ont plus vraiment prise sur le réel. Ainsi on peut considérer que la forme Parti, par exemple, n'a pas besoin d'un peu plus de démocratie et que c'est la fonction même du politique qui doit se rejouer.

Pour autant toutes les démocratisations qui mineront la forme elle-même, tout en lui permettant d'allonger encore sa durée de vie, contribueront à exacerber ce besoin de bifurcation, de changement de rôle qui actuellement subsume trop étroitement les autres formes tout en rendant de plus en plus « inutile » la forme Parti telle qu'elle se démène actuellement.

« Le » Mouvement social a tendance à externaliser sur la seule forme étatique, voir présentement sur le seul Président de la République, les difficultés rencontrées. C'est le moyen de défense principal pour ne pas aborder la, les questions de sa propre métamorphose, pour que chacune de ses parties perdure en son être.

Ce travail dans et avec et contre la pluralité des formes qui ne se réduit pas au seul face à face société civile/État nécessite une grande hygiène de vie tant il est difficile, voir tabou, de s'occuper réellement de l'autre, de se faire occuper par lui. Voyez comme il est difficile en tant qu'individu, certes, bien sûr, il y a toujours eu des transfuges, mais en tant que champ d'aller mettre les pieds dans le plat de l'autre !

Et, coquetterie de l'histoire, cette difficulté est née d'un progrès indéniable pour lequel j'ai moi-même très longtemps investi mon énergie. À savoir la bataille, souvent féroce, menée pour individualiser, autonomiser chacune des formes « du » mouvement social, pour contrer l'instrumentalisation par une forme, hiérarchiquement et symboliquement « supérieure », une autre forme. On peut penser, par exemple, aux pratiques d'instrumentalisation de la forme mutualiste par la forme syndicale et, au niveau institutionnel, par la forme Sécurité Sociale, de la forme syndicale par la forme parti, de la forme associative par la forme étatique, principalement, etc.

Si pour l'essentiel ces autonomisations ont sérieusement avancé, même si elles ne sont pas partout parfaites, bien sûr, et que certaines formes ont pu changer de « tuteurs » plus subtils (on pense aux formes paritaires qui sont souvent des lieux de contrôle, voir de pilotage partiel des organisations syndicales par les formes patronales et notamment les organismes d'assurances), on est aujourd'hui dans une posture radicalement inversée.

Chacune des formes s'est tellement autonomisée que la notion même de mouvement social formant un tout plus



Coopération et approche transversale interdisciplinaire

Daniel Le Scornet

Chacune des formes s'est tellement autonomisée que la notion même de mouvement social formant un tout plus ou moins cohérent, organique, tirant pour l'essentiel dans le même sens, se connaissant, en gros sous ses différentes manières d'être, cette notion ne veut presque plus rien dire.

Des modifications de trajectoires individuelles et générationnelles sont en cours, au risque de nouvelles vies à tous les âges de la vie.

ou moins cohérent, organique, tirant pour l'essentiel dans le même sens, se connaissant, en gros sous ses différentes manières d'être, cette notion ne veut presque plus rien dire.

Le chacun-pour-soi et la méconnaissance crasse de l'autre, de sa logique même de fonctionnement, sont devenus la règle et ceci quand bien même les acteurs, les militants sont issus d'une même famille de pensée, montrant combien ce sont les formes elles-mêmes qui se sont autonomisées.

C'est peu dire que les pratiques d'inter coopérations, voir de simples solidarités et de fraternités, qui auraient pu être favorisées par ces prises justifiées d'indépendance, ne se sont pas développées.

Que la guerre de tous contre tous pour non seulement conquérir « ses » parts de marché matérielles et symboliques, mais pour garder et élargir « sa » légitimité, « sa » représentativité au sein de son propre champ fait rage. Et d'autant plus rage que de nouveaux entrants issus de la complexification, de la « montée » à la lumière de minorités jusqu'alors inconnues et non représentées réclament leur part.

L'État pouvant au gré de ses intérêts momentanés piocher dans tels ou tels types d'organisation fut elle sans histoire longue et... sans réels adhérents (on le perçoit bien avec les multiples organisations des Grenelles ou Entretiens, États généraux de tout ordre).

Cette question d'une nouvelle « organicité » de la société civile, non dramatiquement émiettée devant « le » pouvoir central ou, aux mieux « les » pouvoirs centraux, question qui ne peut pas, heureusement, se jouer sur le mode ancien, qui réclame et rend possible tout à la fois un nouvel imaginaire non étroitement hiérarchisé et non étroitement centralisé m'apparaît cruciale aujourd'hui.

Elle réclame une nouvelle esthétique, une nouvelle architecture, une nouvelle architectonique du « social », une nouvelle éthique de l'esthétique même. Et, peut-être, l'acceptation, certes douloureuse mais enthousiasmante, déjà validée dans les champs artistiques et scientifiques que l'invariant varie.

Acceptation qui s'immisce, me semble-t-il, dans le champ anthropologique lui-même et, par conséquent, mais là la voie apparaît plus bouchée encore, dans le champ psychanalytique, dans l'historicisation même de la façon de se représenter l'inconscient...

On perçoit assez facilement, par exemple, que la question d'une nouvelle unité si ce n'est de la gauche, mais d'un nouveau

progressisme, purgé autant qu'il est possible de son conservatisme immanent, ne peut pas se rejouer sur la « simple » unité retrouvée des partis de gauche ou sur son dépassement par l'émergence d'une alliance majoritaire de partis « vraiment » de gauche.

Qu'il s'agit de tout autre chose. De l'accès au derme profond d'une société se représentant nouvellement elle-même, tout comme les individus se métamorphosent en jouant différemment leurs différentes strates, leurs pluri identités, leurs multiples eux-mêmes en ce qu'ils sont originellement altérés par tous les autres, par l'édifice plein de promesses non accomplies mais, également, écrasant de l'histoire entière de l'humanité !

L'importance de trajectoires individuelles et de groupes frôlant des galaxies différentes qui pourtant s'éloignent les unes des autres à la vitesse de la lumière-ce qui nécessite l'entrée délimitée dans de nouveaux espaces-temps non Euclidiens, au moins- qui éprouvent et affaiblissent les frontières, qui sortent de l'académisme fut-il abstrait et post-moderne.

Ceci, notamment dans les méthodes et les découpages hyper hiérarchisés de « la » science et de la recherche, n'a pas de prix. Ces modifications de trajectoires individuelles et générationnelles sont en cours, au risque de nouvelles vies à tous les âges de la vie.

La capacité de former un ou des laboratoires de recherche-action en tressage avec des laboratoires d' « action-recherche » n'est-elle pas, à ce point, une nécessité pour entrer dans des phases plus systémiques, pour dévoiler des chemins de la méthode qui ne se contentent pas de la « simple » juxtaposition des champs, de la « simple » interdisciplinarité, sans changer les paradigmes de la recherche elle-même ?



Coopération et approche transversale interdisciplinaire

Michel Liu

Professeur émérite, Directeur du Centre de recherche-action « Études Socio-Techniques » Université Paris-Dauphine, membre du CEDREA (<http://www.cedrea.net>)

La recherche-action est quelque chose qui est toujours en évolution

La recherche-action ne se coule pas aisément dans les institutions telles qu'elles sont, elle a pour ambition aussi de les transformer profondément.

La recherche-action rejoint le courant de l'analyse institutionnelle qui oppose l'instituant et l'institué,

En recherche-action on est plongé dans une situation réelle et la réalité n'est pas divisée selon les disciplines de l'enseignement académique. Le piège consiste à séparer des choses qui ne sont pas réellement séparées.

En recherche-action on mobilise des connaissances, on active des savoir-faire et on développe des attitudes.

L'idée du CEDREA (Les cahiers des dynamiques sociales et de la recherche-action) est de faire émerger un processus d'apprentissage à la recherche-action, d'essayer de ponctuer ce processus par des événements qui permettent de regrouper des personnes qui sont plutôt isolées en temps normal.

Je voulais réagir sur deux points, le premier porte sur le fait d'essayer de définir le concept de recherche-action. C'est une question sur laquelle on a beaucoup réfléchi collectivement et je pense qu'il faut que ça reste un concept ouvert parce que sinon on risque de figer les choses, et la recherche-action c'est quelque chose qui est toujours en évolution. Il y a un risque c'est que certains disent qu'ils font de la recherche-action en faisant n'importe quoi, c'est un risque que je suis prêt à courir. Le risque inverse qui est de fermer et de rigidifier les choses et de les formaliser complètement me paraît plus dangereux que celui de l'utilisation indue du terme de recherche-action. Ceci dit entre les gens de bonne volonté, il est bon de donner quelques critères pour savoir de quoi on parle tout en laissant la définition ouverte.

Le deuxième point concerne le rapport entre la recherche-action et les institutions de la société. Je pense qu'il y a dans la recherche-action une forte charge contestataire. La recherche-action ne se coule pas aisément dans les institutions telles qu'elles sont, elle a pour ambition aussi de les transformer profondément.

L'idée de donner des diplômes de capacité à conduire des recherches-actions me hérisse un peu.

Il y a des formes de reconnaissance probablement à trouver mais elles devraient être beaucoup plus innovantes que les formes de reconnaissance telles qu'elles existent à l'heure actuelle qui ont beaucoup d'inconvénients que précisément la recherche-action dénonce.

Il y a cet aspect, sur lequel on vient de plus en plus, qui est cet aspect de contestation institutionnel. Je renvoie quand même à un courant très français de la recherche-action qui est celui de l'analyse institutionnelle qui oppose l'instituant et l'institué, on est là sur une des sources très fortes de la recherche-action.

On a abordé un peu le champ universitaire, c'est aussi une discussion qu'il y a dans le champ, la recherche-action, quand on parle d'interdisciplinarité, le champ universitaire soi il est absent dans les débats et la proposition que l'on fait par rapport à la recherche-action, soi le formalise d'une certaine manière qui n'est peut-être pas la nôtre. Comment le champ universitaire reprend ce débat là et où on en est par

rapport à ça ? Tu m'as appris la mort de Georges Lapassade, les anciens du courant d'analyse institutionnelle se retrouvent pour une commémoration, mais est-ce que c'est de l'ordre du passé, est-ce que se sont les anciens des années 70 qui se retrouvent ?

Je vais revenir au problème fondamental qu'est l'interdisciplinarité et la recherche-action. Je pense que l'interdisciplinarité, la pluridisciplinarité, la multidisciplinarité et je rajouterai la transdisciplinarité ce n'est pas cadre de référence pertinent pour la recherche-action, il faut rejeter tout cela. Pourquoi ? Parce qu'en recherche-action on est plongé dans une situation réelle et que la réalité n'est pas divisée selon les disciplines de l'enseignement académique.

Il y a déjà quelques années j'avais dit que la recherche-action était a-disciplinaire, elle n'avait pas de discipline. Je crois qu'il faut vraiment quitter le champ de pensée disciplinaire qui nous est imposé sinon on veut éviter d'être pris au piège.

Le piège consiste à séparer des choses qui ne sont pas réellement séparées, de ce fait, on est conduit à mal poser les problèmes et on n'arrive pas à les résoudre. Par exemple : la crise actuelle que l'on qualifie de financière et dont on ne donne que des solutions financières, on s'aperçoit qu'elle n'est pas que financière, qu'elle touche tous les domaines et que les solutions que l'on nous donne du point de vue financier, ne suffiront pas à la résoudre.

Un deuxième point, qui conforte l'idée que les disciplines ne sont pas un cadre de référence pertinent pour la recherche-action, est qu'en recherche-action on mobilise des connaissances, on active des savoir-faire et on développe des attitudes. Les disciplines ont plutôt tendance à séparer : la connaissance, les disciplines scientifiques, le savoir-faire pour les disciplines techniques. Quant aux attitudes, les disciplines s'en méfient ou ne savent pas trop quoi en faire.

Donc le cadre des disciplines scientifiques ne convient pas à la recherche-action. Que faut-il faire alors ? C'est là l'objet d'une réflexion qui a commencé avec la première recherche-action, il y a à peu près soixante-dix ans. Je crois qu'il faut passer d'une approche analytique à une approche globale que l'on appelle la démarche holistique qui est entrain de se développer actuellement. L'approche analytique range la réalité dans des tiroirs, elle fonctionne, serait comme une immense commode dans laquelle il y aurait des milliers de tiroirs et pour atteindre la réalité, il faut ouvrir un tiroir. Mais la réalité n'est-elle pas aussi dans les autres tiroirs ?

La démarche holistique veut appréhender



Coopération et approche transversale interdisciplinaire

Michel Liu

Il faut passer d'une approche analytique à une approche globale que l'on appelle la démarche holistique.

La démarche holistique veut appréhender des situations complexes sans réduire leur complexité en se basant sur la capacité de l'esprit humain à saisir les traits signifiants d'une situation sans en retenir tous les détails c'est la capacité à reconnaître des formes

Dans toute situation réelle des éléments différents se réunissent et font émerger des formes nouvelles, d'autres éléments se différencient et créent de la diversité.

Il s'agit de définir une nouvelle manière de développer la connaissance (épistémologie) et une nouvelle manière de penser l'action (praxéologie).

des situations complexes sans réduire leur complexité en se basant sur la capacité de l'esprit humain à saisir les traits signifiants d'une situation sans en retenir tous les détails c'est la capacité à reconnaître des formes (gestalt). Cette capacité s'illustre dans l'art d'un caricaturiste qui représente un personnage à partir de quelques traits.

Lorsqu'on parle d'approche globale ou holistique, on est soumis à de très vives critiques.

La plus virulente qui est la plus pertinente aussi s'énonce ainsi : dans une approche globale, que pouvez vous dire de plus que : « tout est dans tout et réciproquement » ? Ce qui sous-entend qu'une approche globale est impuissante à nous faire progresser dans la compréhension du réel.

Il n'en est rien. La démarche holistique étudie la complexité du réel. Est complexe ce qui est constitué d'éléments nombreux et hétérogènes. La démarche holistique progresse dans la compréhension de la complexité du réel en examinant les processus de différenciation/intégration qui s'y déroulent. Dans toute situation réelle des éléments différents se réunissent et font émerger des formes nouvelles, d'autres éléments se différencient et créent de la diversité.

La démarche holistique aborde le réel, en le représentant par des processus d'intégration et de différenciation qui concourent à le transformer. Elle constate également que les temporalités de ces transformations sont très variables. Elle identifie ce qui est signifiant dans une situation complexe (critère de pertinence) et ce qui permet des évolutions (critère de potentialité de transformations). Elle est donc bien adaptée à la recherche action.

Il est difficile d'aller plus loin dans une description de la démarche holistique, car cela prendrait beaucoup de temps. Il s'agit de définir une nouvelle manière de développer la connaissance (épistémologie) et une nouvelle manière de penser l'action (praxéologie). Qu'est-ce qu'établir des connaissances dans le cadre de cette pensée et quelles sont les pratiques à utiliser dans le cadre de cette pensée ? Les réponses à ces questions sont en train de se développer, ce n'est pas terminé, mais on obtient déjà des résultats assez intéressants.

Ce qui est réconfortant est que les chercheurs en sciences sociales ne sont pas les seuls à faire ce travail. Les physiciens ont commencé à se poser la question : qu'est-ce que le réel ? Au début du XX^{ème} siècle, puis les biologistes se sont posés la question, « qu'est-ce que la vie ? » vers le milieu du 20^{ème} siècle.



Coopération et approche transversale interdisciplinaire

Débat

Je suis entrain de travailler sur le concept de marginal séquent. C'est un individu qui porte à la fois son objet sur plusieurs institutions ou plusieurs organismes de la société, c'est un choix de vivre dans cette frontière (Zina Ouaglal).

Je m'intéresse à la fois sur le volet professionnel et le volet identité personnelle et comprendre comment on fait pour interagir l'identité au sein d'un même individu et comment il porte cette co-construction et qu'il construit et reconstruit tous les jours pour en faire un socle et un élément de vie (Zina Ouaglal).

Est-ce que finalement à avoir voulu spécialiser et donc cloisonner toutes les spécialités d'une corporation, comme le domaine artistique, on n'a pas tué la réalité première de la démarche artistique ? C'est surtout laisser à tout un chacun la possibilité de continuer à avoir une expression spontanée, libre, nourrie de sa propre créativité, de son imaginaire (Sheyby Becker).

Je préfère des êtres hybrides, des professionnels militants parce que je ne pense que la dimension politique est centrale finalement (Malik Benghali).

Zina Ouaglal - Je suis doctorante en sciences de l'éducation et en psychologie sociale à Paris X Nanterre, depuis ce matin je vous ai suivi dans le débat puisque c'est un de mes objets de recherche. Je voulais rebondir par rapport à votre préambule et à l'intervention de Nicolas parce que je suis entrain de travailler sur le concept de marginal séquent. C'est un individu qui porte à la fois son objet sur plusieurs institutions ou plusieurs organismes de la société, c'est un choix de vivre dans cette frontière et de porter les valeurs des terrains sur lesquels il peut intervenir. Cette particularité je la ressens dans la recherche-action. Si on n'est pas dans cet entre-deux mais entre trois ou quatre, on ne peut pas se définir comme dans la recherche-action. Je m'intéresse à la fois sur le volet professionnel et le volet identité personnelle et comprendre comment on fait pour interagir l'identité au sein d'un même individu et comment il porte cette co-construction et qu'il construit et reconstruit tous les jours pour en faire un socle et un élément de vie. C'est d'autant plus vérifié et c'est un élément de porosité entre ces deux constructions identitaires et l'un ne va pas sans l'autre. Tout cela s'inscrit dans un autre domaine qui est après dans le social une stratégie que l'on met en place pour arriver à réussir son projet de vie.

Sheyby Becker - Artiste Intervenant en milieu scolaire et médical. Depuis fort longtemps bon nombre d'individus à pré-occupation artistique ont été contraints à cette capacité d'adaptation de trouver les moyens pour mettre en œuvre leur création artistique, comment on apporte quelque chose de novateur maintenant si ce n'est la réflexion qui va autour pour une meilleure compréhension de ce qui se joue à la fois dans les démarches mais aussi en interaction avec les différents publics, comment ça apporte quelque chose pour le plus actif au-delà d'une recherche de compréhension du terrain ? Est-ce que finalement à avoir voulu spécialiser et donc cloisonner toutes les spécialités d'une corporation, comme le domaine artistique, on n'a pas tué la réalité première de la démarche artistique ? Ce qui fait que chaque individu se trouve placé avec un rôle bien défini comme dans tous les autres schémas de société, dans toutes les professions quelles qu'elles soient et du coup on l'a complètement aseptisé et on a perdu le sens premier de la démarche artistique, ce n'est pas seulement le lieu qui a perdu, c'est la démarche artistique et on peut se demander où sont passés les artistes. C'est surtout laisser à tout un chacun la possibilité de continuer à avoir une expression spontanée, libre, nourrie de sa propre créativité, de son imaginaire. Alors à force de vouloir professionnaliser, sec-

toriser, encadrer, canaliser, légiférer aussi autour de quelque chose qui devrait être complètement naturel, comme respirer, on en est arrivé à de vraies problématiques de société et des coups phénoménaux pour essayer de sortir du carcan dans lequel on s'est laissé enfermer.

Catherine Ferey - J'ai une petite officine d'ingénierie culturelle, mais j'ai été directrice des affaires culturelles d'une collectivité territoriale et j'ai travaillé en institution. Il y a quelque chose qui me surprend dans ce que vous dites parce qu'il manque le responsable de la structure. Vous dites, on ne discute pas dans les structures, on accumule les projets, on ne sait pas où l'on va, mais c'est le travail de responsable de structure de donner du sens. Je pense qu'un responsable c'est d'abord quelqu'un qui apporte du sens. Dans les structures culturelles s'il y a une dérive, parce que ce que j'entends aujourd'hui c'est un peu une dérive, de dire on finit par faire pour faire mais on ne sait pas pour qui on fait, la question du public se pose, la question de la professionnalisation se pose, mais il y a peut-être à constater le quid du responsable culturel parce que c'est lui aussi qui porte le projet politique.

Malik Benghali - Je dirige un centre social à Fos-sur-Mer, moi je viens du milieu de l'animation socioculturelle et la professionnalisation a fait son chemin, l'animation volontaire il y a du militantisme et il y a un sentiment, ce n'est pas inutile de questionner nos positions pour savoir si elles sont effectivement fondées mais j'ai le sentiment dans le milieu dans lequel je travaille, en même temps quand il y a eu la professionnalisation, moi je n'ai pu que constater la diminution de la partie politique des acteurs. Par rapport à ce que vous venez de dire, il y a quand même quelque chose qui me semble important, on ne peut pas aborder les choses de la même manière quand on fait de l'animation sous forme de prestation de service ou quand on fait de l'animation d'un point de vue politique dans le sens où l'on cherche à transformer les choses. On est dans deux choses différentes et qui produisent des choses différentes. Si on est là c'est parce qu'on a envie de produire de la transformation parce qu'on n'est pas satisfait de la manière dont les choses s'organisent aujourd'hui et moi je suis assez favorable à une position radicale là-dessus. Je préfère des êtres hybrides, des professionnels militants parce que je ne pense pas que ça s'oppose, en tout cas je pense que la dimension politique, elle est centrale finalement.

Hakima Necib - Je suis à la fois élue aux pratiques culturelles à la ville de Grenoble et à la fois chargée de projets sur les ques-



De la formation du sujet aux démarches interdisciplinaires

Coopération et approche transversale interdisciplinaire

Débat

La scission entre l'éducation populaire et la culture est un événement majeur. L'enjeu n'est pas d'opposer la culture savante et populaire (Hakima Necib).

Ces pratiques culturelles ont généré un sens dans la construction de l'individu, la culture est lien social, et solidaire. La finalité est l'échange, la complémentarité entre les professionnels et les amateurs. (Hakima Necib).

Est-ce que l'on peut faire l'impasse sur ces tendances naturelles de toute institution, y compris, les nôtres, les associations, les clubs, à vouloir durer et pour durer à oublier leurs valeurs ? (Pierre Frenkiel)

Il y a des interstices dans cet imaginaire social dans lesquels on peut peut-être se glisser et commencer à travailler pour changer les choses (Pierre Frenkiel,)

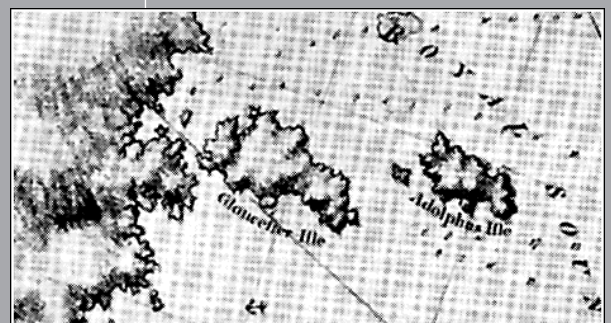
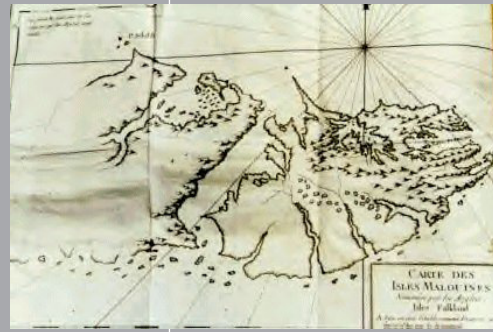
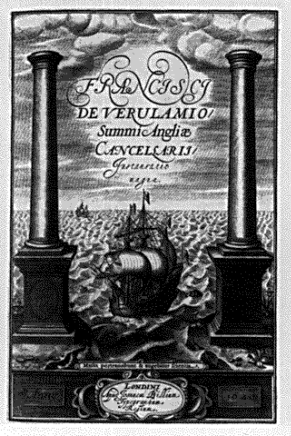
tions de participation à la citoyenneté. La scission entre l'éducation populaire et la culture est un événement majeur. C'est ce qui découle aujourd'hui d'une réflexion de certains collectifs autour des pratiques artistiques en amateur puisque l'Injep s'est quand même saisi de cette problématique. Ce qui a généré la création du pôle culturel. L'enjeu n'est pas d'opposer la culture savante et populaire. J'ai une formation d'animatrice socioculturelle et j'ai effectué des études de langues étrangères appliquées. Dans mon engagement je me suis dis, il faudrait que je puisse aussi poser un acte. Poser un acte c'est aussi s'engager. Bousculer les politiques publiques dans leur façon de procéder est indispensable. Le concept de Culture est à l'image d'un iceberg, une partie visible qui sont les arts du spectacle vivant, la culture institutionnelle et toute la partie sous-jacente qui sont toutes ces pratiques culturelles qui sont faites dans les équipements socioculturels, et les centres sociaux. Ces pratiques culturelles ont généré un sens dans la construction de l'individu, la culture est lien social, et solidaire. Ce manque de lisibilité de ces pratiques génère une fragilité et un manque de reconnaissance institutionnelle. L'enjeu majeur est de valoriser ces pratiques en les inscrivant dans une action politique durable. La diversité de l'offre culturelle sur un territoire d'une ville démontre l'exigence d'une démarche transversale pour faciliter les partenariats entre les acteurs de proximité. La politique de la ville et le sport sont des outils dans les quartiers fragilisés. Ils permettent de donner envie à des jeunes à l'accès à la culture. Même si les disparités sociales sur les territoires issus de la politique de la ville subsistent. L'accès aux équipements culturels se construit autour d'une médiation culturelle pour rapprocher les animateurs socioculturels et les acteurs culturels autour d'un projet de territoire pour accompagner ces publics éloignés à la culture. La finalité est l'échange, la complémentarité entre les professionnels et les amateurs. Cette passerelle se construit au fil du temps. Les lieux alternatifs, contribuent également au croisement des jeunes sur une ville.

Pierre Frenkiel - CEPJ, CTT éducation populaire en Seine Saint-Denis, et j'ai aussi fondé une association qui est des ateliers d'écriture en histoire de vie. Est-ce que l'on peut faire l'impasse si facilement sur la tendance des institutions quelles qu'elles soient, à vouloir se pérenniser, à oublier le sens qu'elles ont, à vouloir durer, on voit les effets que ça a dans les grandes fédérations de l'éducation populaire où on voit des choses qui font partie d'un livre noir. Est-ce que l'on peut faire l'impasse sur ces tendances naturelles de toute institution,

y compris, les nôtres, les associations, les clubs, à vouloir durer et pour durer à oublier leurs valeurs ? Et est-ce que l'on peut faire l'impasse sur l'imaginaire social, c'est quand même un imaginaire qui nous anomise si j'ose dire. Lorsqu'on propose un atelier en histoire de vie collective en Seine-Saint-Denis dans une médiathèque, les participants s'en foutent ce n'est pas leur problème, ils sont très contents d'écrire, d'être là dans un nouveau lien social que produit tout atelier d'écriture bien animé, ça crée des rencontres, des énergies, des puissances, pas simplement ceux que j'animais, mais on ne peut pas faire l'impasse sur des réalités qu'on porte en nous. C'est pour cela que vous évoquiez ce matin la distinction entre institué et instituant, moi je trouve que l'excitation que l'on peut avoir à être ici à partager les réflexions, c'est que peut-être on se sent un peu dans l'instituant, dans quelque chose de vivant, de démocratique. Il y a une nouvelle forme qui s'invente entre acteurs sociaux de tous ordres qui ont leur stratégie je le reconnais, il faut quand même être vigilant sinon on risque.

Est-ce que l'on ne se fait pas un peu peur en disant, il y a un imaginaire social, moi je pense qu'il est multiple, il est friable, il y a des interstices dans cet imaginaire social dans lesquels on peut peut-être se glisser et commencer à travailler pour changer les choses tout en reconnaissant les difficultés. En ce moment, on posait le problème de la démocratie participative, dans le champ politique c'est impossible pour l'instant. C'est pour cela que je prends une position d'humilité de la recherche-action, c'est de commencer petit, de travailler sur des petits collectifs, d'en tirer des leçons, diffuser tout ça, de repenser tout ça dans différents domaines et c'est comme cela qu'on y arrivera, ce n'est pas en attaquant tout en haut qu'on y arrivera.





Je suis voyageur et marin, bien inconcevable de la part de gens qui, n'ayant rien observé par eux-mêmes, n'écrivent, ne dogmatisent que d'après des observations empruntées de ces mêmes voyageurs auxquels ils refusent la faculté de voir et de penser. » (Bougainville, Voyage autour du Monde, 1771).